

## LES ARTS



PHOTO LOUISE LEBLANC

## Quatuor

## à queux



## CHRONIQUE

*Requiem*

Page C 2

## THÉÂTRE

*Étonnante Reine*

Page C 3

## MÉDIAS

*Le pouvoir des images*

Page C 7

## Danse

Page C 4

## Cinéma

Page C 4

## Disques

Page C 7

## Formes

Page C 10



De l'eau partout: presque un marécage. Au milieu, inclinée, une porte. Qui s'ouvre comme un cercueil pour laisser monter d'entre les morts Marie-Louise et Léopold dans leur plus beau costume. 30 ans plus tard, ils viennent revivre encore, mais différemment, très différemment, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou.*

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

**G**il Champagne a l'air d'un monsieur tout simple. Aussi a-t-on un peu l'impression que la dose de tétrahydrocannabinol était trop forte dans son café du matin quand il se met à parler tout doucement de sa *Marie-Lou*. Marie-Louise et Léopold maquillés, habillés comme s'ils sortaient de leur cercueil! Qui marchent comme des spectres! Et cette eau partout! «*C'est la mémoire de Manon, son passé*», dira-t-il. Alors que la tragédie de Michel Tremblay s'est toujours drapée dans la représentation réalistico réaliste de la réalité, voilà qu'un hurluberlu de Québec vient nous en faire du Fellini! Non, mais...

## Pas de coupables

Dans cette étonnante version d'*À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, tout se passe ailleurs. En dedans plutôt. Dans le subconscient de Manon, la fille recluse de Léopold et Marie-Louise. La scène se situe dans les limbes, dans une espèce de non lieu, d'absence qui est celle des parents morts depuis dix ans quand Carmen — la quatrième voix du quatuor — vient visiter sa sœur comme dans un dernier *last call*.

Mais il n'y a pas de taverne ici, pas de bière comme dans toutes les autres versions de *Marie-Lou*. Pas de cuisine non plus. Un corridor à peine, un bout de mur. Et de l'eau stagnante. Avec des bouteilles vides qui flottent. Et des purs esprits presque, des figures à la Giacometti qui marchent lentement dans les eaux du marécage en traînant lourdement leur costume mortuaire.

Un peu étonnant comme vision du texte de Michel Tremblay, non? «*Je respecte scrupuleusement le texte de Marie-Lou*, explique Gil Champagne. *J'ai un profond respect pour cette grande tragédie universelle. Mais j'ai voulu, avec le scénographe Jean Hazel, dire les choses sur un autre ton, à un autre niveau. Sur le ton de la confiance, presque. Comme si Léopold et Marie-Louise sortaient du purgatoire et se cherchaient au-delà de la mort pour régler leur relation une fois pour toutes.*» En voyant la production lors de sa création au Trident en novembre 2000, André Brassard a été soufflé: il n'avait jamais songé à faire bouger Léopold et Marie-Louise.

Et soufflé, on risque de l'être aussi devant la «nouveau» de cette *Marie-Lou*. Ici, on ne trouvera pas de coupables. Marie-Louise ne fait pas pitié, n'est pas une victime: «*C'est une guerrière, une militante*», reprend Champagne.

VOIR PAGE C 3: QUATUOR

LES ARTS

# Requiem pour un temps présent

Ce soir, au Lincoln Center de New York, Les Violons du Roy joueront à un public sonné le *Requiem* de Mozart et la *Missa in angustis* (Messe pour un temps de rigueur) de Haydn. En une autre ère géologique que la nôtre, du temps où une joyeuse bande d'artistes québécois montait à la conquête de la Grosse Pomme avec la hâte et le trac au cœur, ce concert avait été planifié. Et encore, avec le même programme. Le chef Bernard Labadie rêvait de se produire fièrement pour la première fois à New York avec chœur et orchestre. C'était hier. C'était il y a mille ans.



Odile Tremblay

tastrophe du World Trade Center (environ le septième des événements prévus). Mais ça se jouera sans l'éclat, sans le cœur à la fête, sans la grosse délégation québécoise en train de mener la claqué derrière. Sans le public insouciant pour en propager la rumeur. Une marche funèbre au lieu de la trompette annoncée. Une mariée en noir.

Changement de perspective. Nouvelle résonance. À la demande du Lincoln Center, les musiciens agiteront malgré tout leurs archets. Il faut bien opposer l'art aux cendres, paraît-il, surtout quand les pièces choisies sont autant de circonstance. Sauf que...

Oubliez les partys, oubliez le champagne, oubliez le rêve du grand succès d'abord caressé par Les Violons du Roy. Le *Requiem* sera un requiem, et la messe semble désormais dessinée sur mesure pour un vrai temps de rigueur. Le nôtre.

Bernard Labadie affirme simplement que l'art est une goutte d'eau dans l'océan de la compassion mais que cette goutte-là, il a envie de la verser. «Parce que la meilleure arme contre la violence, c'est le langage de la musique.» Chacun se bat comme il peut, avec un violon, avec un fusil. Un violon, ça ne fait de mal à personne. C'est tout petit, trop petit pour faire le poids en cette époque trouble. Dommage.

Quelques fragments épars de l'iceberg Québec-New York 2001, qui devait rouler dans la liesse du 13 septembre au 7 octobre, surnagent après la ca-

tif passé, ces mélancolies-là surgissent en mode mineur, un peu honteuses d'elles-mêmes.

Certains de nos artistes sont donc quand même à New York, comme Axel Morgenthaler avec son installation *Beambeat*, sculpture de lumière interactive. Il la présente là-bas au Kitchen, me demande: «Qu'est-ce que ça donne si on abandonne tout, s'il n'y a plus d'artistes, plus de chauffeurs de taxi, plus de dépanneurs à New York?» Va pour l'art comme acte de résistance. Mais la plupart des créateurs québécois n'ont pas eu le choix d'annuler leurs manifestations. Des sites se trouvaient au milieu de la zone sinistrée. L'armature de notre saison culturelle s'est écroulée. Et l'humeur n'est plus aux festivités. Un pire timing pour nos velléités de conquêtes artistiques—l'histoire l'a déterminé à notre place—, il n'y en avait pas.

L'ironie noire de cette fête ratée grince avec l'écroulement du spectacle *Zulu Time* de Robert Lepage. On rirait jaune si on avait le cœur à rire. Il était prévu comme le clou de la saison québécoise à New York, avec 18 représentations, servi par la campagne promotionnelle géante. Une apocalypse plus tard, le show à ne pas faire, c'était justement celui-là. Qui a envie d'entendre parler de terroristes égarés dans des aéroports, d'hôtesse de l'air essoulées, de bombes et d'écrasements d'avions tels que mis en scène dans ce spectacle? Personne. Remis aux calendes grecques, *Zulu Time*. Mauvais timing, vous dites?

Michel Bernatchez, directeur général de sa maison de production, Ex Machina, précise que la Grosse Pomme était déterminante pour l'avenir de *Zulu Time*, que Londres, Berlin et les autres devaient suivre derrière si tout se passait bien. C'était

le spectacle le plus coûteux concocté par le dramaturge de *Vinci* au sein de sa propre boîte de production: 1,4 million. Le show a désormais du plomb dans l'aile pour l'avenir, même à l'étranger. «Deux ou trois scènes de *Zulu Time* sur 26 sont problématiques, précise Michel Bernatchez, mais elles apportent une cohérence à d'autres tableaux. Il va falloir tout reprendre à zéro.»

De fait, un tabou frappe aujourd'hui certaines thématiques. L'art est un reflet de la société et apparaît aussi déstabilisé que la planète. Toute histoire catastrophe est à proscrire pour l'instant. De quoi les créateurs pourront-ils parler à l'avenir? Ils l'ignorent encore et attendent de se resituer dans ce tremblement de terre.

Je sais bien que c'est dérisoire, mais quand j'entends Andréanne Alain, la jeune chanteuse de *Zulu Time*, parler, avec mille précautions dans la voix, de son désappointement, je sympathise tout de même avec l'interprète aux rêves brisés. Elle a 25 ans, et la pièce de Lepage à New York était la chance de sa vie. «Si le monde entre en guerre, les spectacles ne seront pas une priorité, de toute façon. Et que sont nos petites déceptions à côté du drame qui les englobe?», me demande-t-elle. Un ange passe. Andréanne a raison de relativiser, bien entendu, mais ma compassion va aussi un peu à elle. Quand tout se brise, on comprend parfois mieux les petites peines que les très grandes, uniquement parce que notre esprit peut aisément les concevoir. Et, en sourdine, on regarde l'art vaciller avec la planète en constatant qu'il ne peut offrir rien d'autre, pour l'heure, il est vrai, que le *Requiem* des Violons du Roy.

otremblay@ledevoir.ca

## JEAN-PIERRE PERREAULT

# Les Ombres

### INSTALLATION CHORÉGRAPHIQUE

Une coprésentation de la Fondation Jean-Pierre Perreault et du Festival international de nouvelle danse (FIND)

**20 SEPTEMBRE - 20 OCTOBRE 2001**

ESPACE CHORÉGRAPHIQUE DE LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT  
2022 rue Sherbrooke Est (angle de Lorimier)  
Sherbrooke, Québec J1L 1A5

Billetteries : Réseau Admission : (514) 790-1245  
Agora de la danse, 840 Chénier

## Festival International de Nouvelle danse

**10<sup>e</sup> édition >> 19.09 > 6.10 2001 >> info-danse >> 514 524.0666**

500 artistes, 8 pays, 9 premières mondiales, 14 premières nord-américaines

22 et 23 sept. > O Vertigo, Mathilde Monnier, Xavier Le Roy, O Rumo do Fumo, Sarah Chase, Cie De Brune, et Myriam Gourfink et DJ Maüs à la SAT!

	Place des Arts		Monument-National		Agora de la danse		Usine C	Société des arts technologiques (SAT)	Musée d'art contemporain
	Salle Wilfrid-Pelletier	Théâtre Maisonneuve	Salle Ludger-Duvernay	Théâtre du Maurier	Studio	Espace Tangente			
sept. mer 19	19h30	20h30	21h	23h	19h	17h30	21h	21h	19h
jeu 20			JÉRÔME BEL						
ven 21		MATHILDE MONNIER		XAVIER LE ROY	O RUMO DO FUMO Vera Mantero	SARAH CHASE DANCE STORIES	COMPAGNIE DE BRUNE Lynda Gaudreau	NUITS DU GRAND LABO	
sam 22			O VERTIGO Ginette Laurin						
dim 23									
lun 24									
mar 25									
mer 26		TRISHA BROWN DANCE CO.	COMPAGNIE FLAK José Navas		QUATUOR ALBRECHT KNUST				
jeu 27				THOMAS LEHMEN					
ven 28		MERCE CUNNINGHAM DANCE CO.			KONDITION PLURIEL Marie-Claude Poulin & Martin Kosch				
sam 29									
dim 30									
oct. lun 1			RUSSELL MALIPHANT CO.		MANON FAIT DE LA DANSE Manon Oligny				
mar 2		COMPAGNIE MARIE CHOUINARD		10 GATES DANCING Todd Robinson					
mer 3									
jeu 4			DANIEL LARRIERU						
ven 5	WHITE OAK DANCE PROJECT	ROSAS Anne Teresa De Keersmaeker			LOLA DANCE Lola MacLaughlin	VINCENT DUNOYER	CHRISTINE DE SMEDT	PAR B.LEUX & AH MA 21h + 22h	MASSIMO GUERRERA
sam 6								NUITS DU GRAND LABO	

«Depuis ses débuts en 1985, le Festival international de nouvelle danse a réussi à présenter un tour d'horizon des plus complets de la nouvelle danse dans le monde.»  
The New York Times, New York

# legrandlabo

corps son image

Forfaits et billets en vente dès maintenant Réduction jusqu'à 40% Billetterie centrale > Agora de la danse: 840, rue Chénier  
Billets individuels seulement: Admission > 514 790.1245, 1 800 361.4595, admission.com Place des Arts > 514 842.2112, pda.qc.ca  
Plus de détails dans la brochure du Festival ou sur notre site Web [www.festivalnouvelledanse.ca](http://www.festivalnouvelledanse.ca)



## QUATUOR

Dans cette nouvelle Marie-Lou, il devient encore plus évident que tout ce que l'on voit sur scène est vu par les deux filles de Marie-Louise et Léopold

SUIVE DE PAGE C 1

Léopold est toujours un faible, oui, «mais c'est aussi un sensible, un artiste, un poète qui s'ignore et qui influencera Carmen à devenir une chanteuse de western». Manon est tout au centre de cette toile. «Elle croit vraiment ce qu'elle dit, convaincue de la réalité de ce qu'elle vit: c'est son monde que l'on voit.» Elle va décrocher complètement de la réalité, d'accord, mais elle n'est pas folle. «C'est une Manon solide, qui fait deux fois son père, à son grand désespoir, conclut Gilles Champagne. Et Carmen doit y mettre le paquet pour l'affronter dans le dernier combat que raconte la pièce.» Autour du marécage, dans l'eau comme sur les planches, les comédiens n'ont plus de points de repère concrets, plus d'accessoires: ils n'ont que le texte de Michel Tremblay.

## Vision

Justement. Faisons le point. Évidemment, c'est toujours le même texte aussi désespéré, la même tragédie. Et la vision qu'en a Gil Champagne ne vient rien changer au contenu; bien au contraire, sa portée n'en est que plus universelle, plus tragique encore. Dans cette nouvelle Marie-Lou toutefois il devient encore plus évident que tout ce que l'on voit sur scène est vu par les deux filles de Marie-Louise et Léopold: c'est l'un des principaux axes, des principaux pivots de la pièce. Dans le texte de Tremblay, effectivement, les deux filles ne parlent jamais directement à leurs parents décédés mais ils sont tellement présents dans leurs souvenirs qu'ils s'incarnent sur scène. Gil Champagne a «vu» tout de suite ce que cela pouvait donner. Et sa perception des personnages s'en est trouvée modifiée, élargie, transformée... Manon idéalise sa mère-martyre et Léopold est l'inspiration de Carmen. Ainsi, les deux fantômes qui hantent le marais ressembleront tout à tour à la vision qu'en ont leurs deux filles devenues femmes mûres au moment de cette dernière rencontre. Qui dit vrai? Qui a raison? Pour qui faut-il «prendre», Léopold ou Marie-Louise? Carmen ou Manon? Ou est la vérité? Sa vision d'*À toi, pour toujours, la Marie-Lou*, Gil Champagne la tient probablement de sa longue fréquentation des arts visuels; l'image du spectacle en est un élément-clé. Mais elle vient aussi de sa profonde connaissance de l'univers poétique éclaté de Daniel Danis dont il a créé presque tous les textes. Lorsqu'il l'a d'abord proposée à ses comédiens pour la création au Trident, on a beaucoup discuté. «Pour faire sentir le décalage entre les morts et les vivants, explique-t-il, je tenais à ce que Léopold et Marie-Louise marchent très lentement, presque péniblement, englués dans leur costume mouillé. Ce qui est assez difficile

quand on connaît le texte de Michel Tremblay et qui, parfois, amènera les comédiens à exprimer des sentiments contradictoires à cette exigence; comme, par exemple, afficher une colère extrême en marchant lentement.»

Autour du marécage, dans l'eau comme sur les planches, les comédiens n'ont plus de points de repère concrets, plus d'accessoires: ils n'ont que le texte de Michel Tremblay

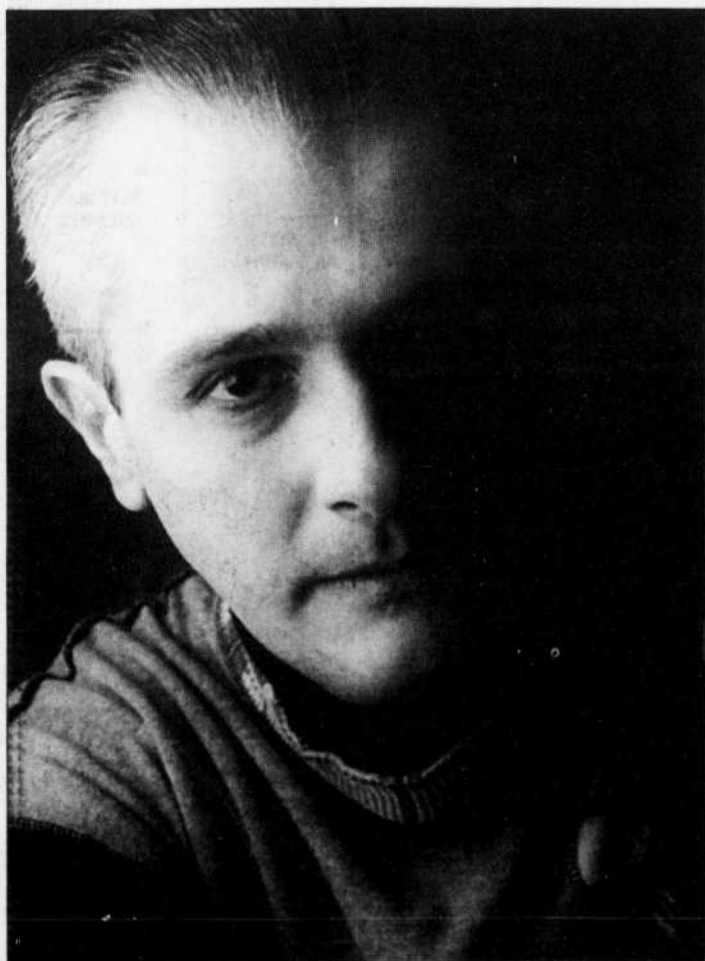
Et il a fallu sans doute reprendre la discussion avec les deux nouveaux interprètes qui se greffent à la production présentée au Théâtre Denise-Pelletier — Jean-Jacqui Boutet et Jasmine Dubé qui viennent se joindre à Lise Castonguay (Marie-Louise) et Linda Laplante (Carmen). «Pas vraiment, réplique le metteur en scène. J'ai souvent travaillé avec Jean-Jacqui Boutet à Québec, nous nous connaissons bien, et aussi avec Jasmine Dubé.» Champagne a d'ailleurs signé la mise en scène de *L'Arche de Noémie* il y a un peu plus de deux ans et il travaille en ce moment à la création de *Le Pingouin* le plus récent texte de la polyvalente Jasmine Dubé. Jasmine Dubé qui, en plus d'être auteur et metteur en scène dans ses

habits de ville, joue probablement ici le rôle le plus important de sa carrière de comédienne.

Tout ce beau monde s'installe dans l'est de la ville, au Théâtre Denise-Pelletier, dès vendredi. On prévoit une vingtaine de représentations: en clair, n'attendez pas trop...

## À TOI, POUR TOUJOURS, TA MARIE-LOU

De Michel Tremblay. Mise en scène: Gil Champagne. Avec Jean-Jacqui Boutet, Lise Castonguay, Linda Laplante et Jasmine Dubé. Une production du Théâtre du Trident présentée au Théâtre Denise-Pelletier, les jeudi, vendredi et samedi, du 28 septembre au 20 octobre.

LOUISE LEBLANC  
Lise Castonguay en Marie-Lou.

Le metteur en scène Gil Champagne.

SOURCE THÉÂTRE BLANC

## LA REINE DE BEAUTÉ DE LEENANE

De Martin McDonagh. Traduction: Fanny Britt. Mise en scène: Martin Faucher. Décor: David Gaucher. Costumes: Marc Sénécal. Éclairages: André Rioux. Accessoires: Patricia Ruel. Avec Micheline Bernard, Denise Gagnon, Steve Laplante et Jean Maheux. À La Licorne jusqu'au 27 octobre.

HERVÉ GUAY

Lors de la présentation de *The Beauty Queen of Leenane* au Centaur en novembre 1999, dans l'excellente mise en scène de l'Irlandais Ben Barnes, j'avais émis le vœu que la pièce soit traduite en français en raison de ses qualités dramatiques mais aussi de ses résonances possibles dans le contexte québécois. Le Théâtre de la Manufacture, qui administre La Licorne, n'a pas mis très longtemps à s'emparer du succès mondial de l'Anglais d'origine irlandaise, Martin McDonagh. La traduction a été confiée à Fanny Britt, fraîchement embauchée de la section écriture de l'École nationale, pendant que Martin Faucher, que l'on est peu habitué à voir fréquenter un naturalisme aussi strict, a été invité à en faire la mise en scène.

Devenue en français *La Reine de Beauté de Leenane*, cette comédie dramatique est située dans le Connemara. Aussi bien dire dans cette Irlande profonde, où subsiste toujours un atavisme difficilement déracinable. D'ailleurs, Mag et Maureen en sont la preuve vivante.

THÉÂTRE

## Passé trouble

Bien qu'une haine vivace les lie, mère et fille sont incapables de se séparer l'une de l'autre. Appelées éternellement à s'empoisonner la vie, tellement l'horizon de leurs rêves est étriqué, pratiquement jusqu'à ce que mort s'ensuive. Une ancienne flamme, Pato Doley, viendra bien un temps faire croire à Maureen qu'il lui est possible d'échapper au contrôle maternel. Mais l'éloignement du travailleur, qui a immigré en Angleterre, ainsi que l'insouciance de son frère, Ray, acheveront de faire obstacle à la libération de l'héroïne, dont tous les espoirs seront réduits à néant.

Implacable, cet affrontement familial l'est aussi par son naturalisme. Réalisme riche cependant qui se nourrit de détails significatifs. En effet, le porridge, les airs joués par la radio, les émissions australiennes à la télé, le pot de chambre, le tisonnier de même que l'huile brûlante parviennent à tisser un microcosme obsédant à même de saisir une réalité complexe et effrayante. D'une précision et d'une efficacité telles que cela laisse peu de place à l'erreur ou à la fantaisie.

Devant ces contraintes, Martin Faucher n'a pas tenté d'innover. D'abord, il a commandé au décorateur, David Gaucher, une cuisine longiligne, enserrée dans un cadre de scène apparent, qui accentue le sentiment d'étouffement. Puis il a suivi le texte pas à pas. Ses acteurs aussi, semble-t-il, chacune des répliques et des gestes faisant mouche. Parfois, si je peux me le permettre, avec un peu trop d'efficacité, là où d'avantage de retenue aurait sans doute été de mise.

SOURCE LA LICORNE  
Micheline Bernard, Jean Maheux et Denise Gagnon dans *La Reine de Beauté de Leenane*.

Après tout, cet univers en est un de rage contenue et la lutte s'étale sur une longue période. De même, les répliques d'un humour très noir y paraissent-elles destinées avant tout à soulever brièvement le couvercle de la marmite, à mon avis, et non à faire rire aux éclats. Cela est-il en partie attribuable à la traduction? Difficile de trancher. Toujours est-il que, par moments, la recherche sentie de l'effet m'a semblé reléguer au second plan l'humanité de petites gens, qui, comme le dit si bien Maureen, «révent d'être n'importe qui», sauf eux-mêmes.

Cette réserve mise à part, il s'agit d'une production fort respectable, qui se compare aisément à celle qu'en avait donné le Centaur il y a deux ans. Déjà, la

distribution réunie offre de beaux contrastes. Excellente idée certainement que d'avoir pensé à Denise Gagnon que l'on voit si rarement à Montréal pour le rôle de Mag auquel elle confère une évidence enfantine dans la méchanceté. En amoureuse décidée à rattraper son retard, Micheline Bernard passe vite fait de celle qui se résigne à la fausse dégoûdée. Jean Maheux propose, quant à lui, un Pato Doley d'une maladresse fort attachante. À l'opposé, dans le cynisme et l'inconscience adolescente, Steve Laplante ne donne pas sa place. Tout cela finit par broser un portrait troublant d'une Irlande qui peine à composer avec son passé, ce à quoi il est évidemment difficile de rester insensible.

## À la recherche de Pere Calders

## CHRONIQUE

## DE LA VÉRITÉ OCCULTE

D'après des nouvelles de Pere Calders. Traduction, adaptation et mise en scène: Philippe Soldevila. Interprètes: Hugues Frenette, Jacques Laroche, Pierre-François Legendre, Édith Paquet, Pierre Potvin, Philippe Soldevila et Caroline Stephenson. Une production du Théâtre Sortie de Secours présentée au Théâtre Périscope, à Québec, jusqu'au 6 octobre.

DAVID CANTIN

On ne connaît rien, ou presque, de Pere Calders. Très prisé dans sa Catalogne natale, cet écrivain n'a pourtant jamais été traduit en français. C'est peut-être ce qui pousse Philippe Soldevila à se glisser dans la peau du personnage et à lui offrir un rôle judicieux dans son adapta-

tion théâtrale des *Chroniques de la vérité occulte*. Une fois l'univers fantaisiste de Calders installé, Soldevila et les artisans du Théâtre Sortie de Secours proposent une rencontre doucement amère autour de la condition humaine.

On se laissera facilement séduire par ces contes où la compassion des individus se mêle à une éventuelle critique sociale; d'adorables marginaux habitent la scène du Périscope. Soldevila, dans le rôle de Calders, anime en quelque sorte la soirée. Il se présente, raconte ses origines et ouvre le bal. Pendant près de deux heures, cinq contes révèlent les apparences trompeuses d'un quotidien inattendu. Tout commence avec l'auteur qui explique aux autorités qu'un arbre est mystérieusement apparu chez lui... Après coup, on apprend que Calders a passé une vingtaine d'années au Mexique afin de fuir les foudres du fran-

quisme. En fait, plutôt que de dénoncer avec violence, l'écrivain propose une forme de subversion beaucoup plus subtile et ludique. Le public rit énormément, mais cet humour cache une pensée toujours actuelle. Quel est le prix du rêve ou de l'imagination? Quelle est la part de la réalité?

*Chronique de la vérité occulte* est en cela un spectacle fort habile. On peut sentir l'enthousiasme de Soldevila et de sa bande pour l'univers incomparable de Calders. Soldevila s'occupe de traduire les textes, d'adapter, de mettre en scène mais aussi d'introduire le public de Québec au regard drôlement lucide de Calders. Sa position de narrateur, au fil des contes, apporte une légèreté ingénieuse à la pièce. On redécouvre un comédien doué. Philippe Soldevila ne se gêne pas non plus pour bousculer un peu les règles. Les astuces musicales de Pierre Potvin fonctionnent à merveille. Cette musique s'in-

tègre même dans le jeu des interprètes, une heureuse trouvaille qui retient l'attention. Les comédiens répondent aussi à l'appel: on saute, on court, et l'esprit du cirque n'est pas loin. Jacques Laroche et Pierre Potvin semblent particulièrement à l'aise dans ce monde fantaisiste. Hugues Frenette et Pierre-François Legendre se prêtent bien eux aussi à ce travail très physique.

Le décor de Denis Denoncourt ne manque pas de surprendre souvent: l'arbre métallique au centre rappelle la situation du début, et l'utilisation de l'ombre et de la lumière offre des effets réussis. Le seul reproche se situe peut-être au chapitre du rythme: les transitions d'un conte à l'autre entraînent parfois en longueur. Ce n'est par contre qu'un détail qui risque de se corriger au fil des représentations. Pour l'instant, il faut découvrir ces *Chroniques de la vérité occulte* manipulées avec audace.

DU 11 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 2001

# CATOBLEPAS

DE Gaétan Soucy MISE EN SCÈNE Denis Marleau  
AVEC Annick Bergeron ET Ginette Morin

UNE CRÉATION D'UBU, compagnie de création  
EN COPRODUCTION AVEC LE Théâtre français du Centre national  
des Arts ET LE Festival de théâtre des Amériques

SCÉNOGRAPHIE Claude Goyette COSTUMES Daniel Fortin  
ÉCLAIRAGES Stéphane Jolicœur TRAME SONORE John Rea  
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE Michèle Normandin  
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE Stéphanie Jasmin

UNE PRÉSENTATION D'UBU ET DU  
Théâtre d'Aujourd'hui  
3900, RUE ST-DENIS  
MONTREAL  
514.282.3900  
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

MISE EN SCÈNE  
Éric Jean  
AVEC  
Marc Beaupré  
Hugues Fortin  
Marie-France Lambert  
Frédéric de Grandpré  
Isabelle Roy

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE  
Manon Bouchard

CONCEPTEURS  
Jean Bard  
Marie-Pierre Fleury  
Étienne Boucher  
Martin L'Heureux  
Magalie Amyot

DU 2 AU 27 OCTOBRE 2001

Une si belle chose (Beautiful Thing)

de JONATHAN HARVEY

(514) 844-1793 • www.rideauvert.qc.ca

SPEXEL

Ce texte d'une beauté et d'une poésie effrayante brille grâce à l'interprétation sans faille de Ginette Morin et Annick Bergeron. — Le Droit, mai 2001

Un premier essai dramatique dense et prometteur (...) nous cédonas à notre tour à l'attraction du monstre. — Le Devoir, juin 2001

Soucy est un véritable maître du suspense lorsqu'il sonde les fosses abyssales de l'âme humaine (...) les deux personnages magistralement incarnés par Annick Bergeron et Ginette Morin. — La Presse, juin 2001

Avec *Catoblépas*, l'urgence est au retour à l'essentiel, à l'humanité, à la parole. — ICI, sept. 2001

Catoblépas est publié aux Éditions du Boréal

Festival international de nouvelle danse

## Entre infiniment petit et infiniment grand

Dix-huit ans d'existence pour O Vertigo, une quarantaine de pièces, des années de tournées à l'étranger, Ginette Laurin ne semble pas connaître d'insuccès.

ISABELLE POULIN

Après avoir entraîné ses interprètes aux limites du vertige, Ginette Laurin, chorégraphe et directrice artistique de la compagnie O Vertigo, explore à la loupe le corps et le travail du danseur. Avec *Luna*, sa dernière création, présentée ce soir et demain au Festival international de nouvelle danse, elle nous propose un voyage entre l'infiniment petit et l'infiniment grand.

Dès la première rencontre avait surgi à un moment ce rire qui roule en cascade et illumine l'espace autour d'elle. Il y avait aussi ces yeux pétillants que Ginette Laurin posait sur le monde. Lorsqu'on la revoit, vingt ans plus tard, avec vingt ans de danse dans le corps et dans la tête, vingt ans d'exubérance comme interprète puis comme chorégraphe, rien ne semble avoir altéré son rire et son regard. Et, qu'on se le dise, son attrait du risque est intact. Mais il a pris d'autres formes. «Je ne cherche plus, maintenant, le vertige dans le dépassement physique mais plutôt dans la vulnérabilité, la fragilité», nous dit Ginette Laurin. C'est d'un autre ordre. Je vais toujours chercher les forces de l'interprète, mais comme j'aime bien jouer avec les contrastes, je cherche aussi ses faiblesses...

Ce glissement a commencé à s'opérer subtilement il y a près de dix ans avec *La Chambre blanche*, une pièce d'une gravité qui tran-

chait avec ses années de frénésie gestuelle. Puis, avec *Déluge*, en 1994, et particulièrement *En dedans*, en 1997, c'est comme si la chorégraphe s'abandonnait maintenant à l'expérience de l'intime, au vertige de l'intériorité. La virtuosité est toujours présente, la fougue aussi, mais un souci de montrer la face cachée des choses, la faille, de cerner l'émotion là où auparavant elle n'était que furtive s'est lentement inséré dans son travail. L'envers du décor, littéralement, devenait alors un terrain fertile d'investigation pour Ginette Laurin et, par conséquent, son travail avec les interprètes se trouvait modifié. Ces derniers ont gagné une plus grande part de liberté puisqu'il leur est désormais permis de laisser surgir leurs propres images alors qu'ils devaient, par le passé, exécuter d'abord des séquences gestuelles livrées clés en main par la chorégraphe.

### Vidéo en direct

Avec *Luna*, présentée à Montréal en première nord-américaine, Ginette Laurin pousse encore plus loin son investigation du corps et des émotions qui le traversent et utilise à cette fin, pour la première fois, la vidéo en direct et l'optique. De grandes loupes d'un mètre de diamètre qui constituent le principal accessoire scénique lui permettent de s'adonner à un jeu de grossissement mais, paradoxalement, à un rapprochement avec le corps: «La loupe, c'est un moyen de

montrer la mécanique du corps en mouvement. Mais c'est difficile de jouer avec le rapprochement sans décider, pour le spectateur, où il doit regarder précisément. Alors, avec la caméra vidéo qui s'ajoute, je propose une multitude d'actions simultanées. Le spectateur a le choix de regarder soit l'ensemble, soit un segment de chorégraphie.» Cette caméra vidéo va s'insinuer jusque sous les jupes des femmes et nous montrer ces mouvements qui échappent souvent au regard. Et, à l'inverse, ces loupes géantes ressemblent étrangement à des planètes...

Mais le regard que pose la chorégraphe ne se veut pas clinique, loin de là. Après des années de travail sur le mouvement, qui ne nous laissait voir que sa fulgurance, Ginette Laurin a eu envie de se rapprocher de ceux qui ont été, au début, le miroir d'elle-même: ses interprètes. «Dans *Luna*, l'idée de la loupe, de l'agrandissement, me permettait d'aller très près des interprètes, d'entrer dans leur intimité. Mais au début du processus de création, quand on s'est mis à travailler avec les loupes, chaque interprète hésitait à montrer certaines parties de leur corps», explique Ginette Laurin. Nous, les danseurs si obsédés par la perfection, on s'est rendu compte que la loupe nous rapprochait plutôt de l'imperfection. La loupe déforme, ce qui nous gênait au début et nous faisait rire. Mais plus on avançait, plus on découvrait la beauté dans la déformation, et plus on était touchés.»

Dans *Luna*, Ginette Laurin ne fait pas que se livrer à une fragmentation du corps, elle expose aussi certaines zones plus se-



BENOIT AQUIN  
Un extrait de *Luna*, la plus récente chorégraphie de Ginette Laurin.

crètes du travail chorégraphique et de l'interprétation en amplifiant par exemple les respirations, les repères sonores, question encore une fois de coller un peu plus à la réalité physique de la danse. Le langage gestuel s'est créé en large part en démontant la mécanique du pas de deux, ses appuis, ses poussées, un travail qui, selon la chorégraphe, en a fait surgir la force poétique.

Dix-huit ans d'existence pour O Vertigo, une quarantaine de pièces, des années de tournées à l'étranger, Ginette Laurin ne semble pas connaître d'insuccès. Un seul projet qui lui tient fort à cœur ne parvient pas à trouver d'issue concrète: il s'agit du Centre de création et de production, un lieu qu'elle occuperait de façon permanente avec le Théâtre Ubu. Les deux compagnies ont cherché pendant des années un espace de recherche et de création à la mesure de leur inspiration et l'ont trouvé à l'École de cirque, dans le Vieux-Montréal. Mais les gouvernements ne semblent pas empressés de répondre à leurs appels, et les demandes de rencontre avec la nouvelle ministre québécoise de la Culture sont demeurées lettre morte. Ginette Laurin attend toujours...

*Luna*, de la compagnie O Vertigo, est présentée ce soir et demain, à 21h, à la salle Ludger-Duvernay du Monument-National.

CINÉMA

## Voie symbolique

### THE ROAD HOME

De Zhang Yimou. Avec Zhang Ziyi, Sun Honglei, Zheng Hao, Zhao Yuelin. Scénario: Bao Shi. Image: Hou Yong. Montage: Zhai Ru. Musique: San Bao.

### MARTIN BILODEAU

Avec *Not One Less*, présenté au Cinéma du Parc l'année dernière, *The Road Home*, qui prend l'affiche ce week-end au même endroit, marque, dans la démarche du Chinois Zhang Yimou, une rupture avec les grandes fresques aux compositions picturales rigoureuses, dont *La Terre jaune* et *Epouses et concubines* demeurent les moments les plus forts.

Mélodrame simple et ludique, inscrit dans le présent de la Chine rurale — et en apparence stationnaire, au point de vue du temps —, *The Road Home* est ceinturé par deux thèmes, la naissance de l'amour et le rituel de la mort, avec entre les deux un commentaire subtil sur la continuité, les traces de vie et la mémoire.

Dans les premières images du film, un homme rentre dans son village des steppes, peu après la mort de son père, pour y retrouver sa mère, qui exige que les obsèques soient célébrées selon un vieux rituel impliquant le transport pédestre du cercueil sur une très longue distance. Ce vœu est toutefois difficile à exaucer parce que le village ne compte désormais que des vieillards. Remontant le cours du temps, le

fil-narrateur revient sur les circonstances particulières qui ont entouré la rencontre de ses parents, pour finalement comprendre (avec nous, spectateurs) la valeur symbolique de cette route sur laquelle sa mère a maintes fois attendu le retour de son père, retenu en ville par la Révolution culturelle, et sur laquelle elle se propose de lui faire un dernier voyage jusqu'à la maison.

Yimou brosse un tableau qui emprunte à la fois au naturalisme et à l'art naïf, suivant le fil d'un scénario qui s'appuie sur les mécanismes de la mémoire et épouse les contours de la légende. Le commentaire musical, souvent excessif, est décenté par l'interprétation magistrale de Zhang Ziyi, épouse du cinéaste, qui porte le film sur ses épaules et a permis à celui-ci, sans nul doute, de graver le podium du festival de Berlin, édition 2000, où il a reçu le Grand Prix du jury.

Et si le délai invraisemblable, entre la sortie chez nous du film, et sa première à Berlin, fait naître dans votre esprit un doute quant à la qualité du film, sachez que le film de Zhang Yimou n'est qu'une des nombreuses victimes de la faillite, l'hiver dernier, de Blackwatch, la compagnie de distribution qui en détenait les droits. Leur catalogue n'a été récupéré que tout récemment par Think Films, une boîte torontoise, qui a fait du Cinéma du Parc le principal foyer d'accueil de ces films-orphelins. Il y a là un autre bon sujet de film.



SOURCE CINÉMA DU PARC  
Le réalisateur chinois Zhang Yimou avait reçu le Grand Prix du jury l'an dernier à Berlin pour *The Road Home*.

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

# la Reine de beauté de Leenane

de MARTIN MCDONAGH

traduction : FANNY BRITT  
mise en scène : MARTIN FAUCHER  
assistance : CLAUDINE PARADIS  
avec : MICHELINE BERNARD, DENISE GAGNON, STEVE LAPLANTE et JEAN MAHEUX

concepteurs : DAVID GAUCHER, MARC SÉNÉCAL, ANDRÉ RIOUX, JEAN-FRANÇOIS PEDNÓ, PATRICIA RUEL, JACQUES-LEE PELLETIER

LES ARTS du Maurier LE DEVOIR

18 SEPT. AU 27 OCT.

LAICORNE 4559, PAPINEAU, MTL (514) 523-2246

USINE C présente

## Jimmy, créature de rêve de Marie Brassard

"Ce premier enfantement solo [...] une oeuvre envoûtante, aérienne, sensible et drôle."  
La Presse, Montréal, juin 01

"Au théâtre, les miracles se produisent parfois loin des grands plateaux... Il en est ainsi de Jimmy, créature de rêve."  
Le Devoir, Montréal, juin 01

10 au 20 octobre  
Usine C. 521-4493 Admission 790-1245

Gaz Métropolitain Source d'énergie

SAISON 2001-2002

Les créations de : DANSE-CITÉ / PROJET PRESSAULT SYLVAIN ÉMARD ANNE-MARIE GIROUX NATHALIE PERNETTE + ANDRÉAS SCHMID DANSE-CITÉ / PROJET CÉLÉBRATION ROGER SINHA RUTH CANSFIELD ISABELLE VAN GRIMDE JOCELYNE MONTPÉTIET ALEXANDER BAERVOETS DANIEL LÉVEILLE JOSÉ NAVAS

# L'AGORA

STUDIO DE LA DANSE

10 ANS

FORFAITS DE 4 OU 8 BILLETS DISPONIBLES 514.525.1500

LAGORA DE LA DANSE 840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE

LE DEVOIR

LES ARTS

CINÉMA



Tilda Swinton dans *The Deep End*, de Scott McGehee et David Siegel.

## Étonnant thriller sur fond de figure maternelle

Au-delà d'un sous-jacent éloge de la famille américaine, *The Deep End* explore l'incommunicabilité des gens qui s'aiment

### THE DEEP END

Réalisation et scénario: Scott McGehee et David Siegel, librement adapté de *The Blank Wall* d'Elisabeth Sanxay Holding. Avec Tilda Swinton, Goran Visnjic, Jonathan Tucker, Peter Donat, Josh Lucas, Raymond Barry, Tamara Hope. Image: Giles Nuttgens. Musique: Peter Nashel.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Très bon thriller psychologique que celui-ci, efficace et bien joué. Dans la catégorie «cauchemar qui tombe sur une petite famille américaine sans histoires», *The Deep End* vrille son clou avec une impressionnante maîtrise. On lui pardonne même ses invraisemblances fondamentales.

Le film repose beaucoup sur les épaules de Tilda Swinton, actrice fine, dotée de profondeur et d'intériorité, capable d'explorer un grand registre d'émotions en tentant de les masquer, pourvue aussi d'une énergie tenace collée au rôle. On avait surtout remarqué cette comédienne d'origine écossaise dans *Orlando*, de Sally Potter, mais d'une fois à l'autre, elle manifeste un étonnant tonus et une vraie intelligence dramatique.

Dans *The Deep End*, Swinton sera une mère de famille déterminée à protéger sa famille, qui en vient à camoufler un meurtre, à céder au chantage et à s'embarquer dans une terrifiante aventure affrontée avec une folie maternelle mêlée de pur courage.

Le décor compose ici un élément crucial de ce film noir réalisé par Scott McGehee et David Siegel puisque les sombres péripéties de l'action se déroulent essentiellement au bord d'un lac idyllique, dans une maison calme et isolée. Cet isolement, cette solitude aussi d'une héroïne dont le mari est un officier de marine souvent au loin, éclaire le caractère de cette femme habituée à agir vite et à résoudre les problèmes du clan sans aide ni confident.

Quand le problème posé se révèle être le meurtre

de l'amant de son fils par ce dernier au bord du lac, elle n'a qu'un seul réflexe: camoufler le corps afin de protéger fiston. Et l'escalade commence: chantage, menaces, extorsion, etc. *The Deep End* est perçu à travers le regard de Margaret (Tilda Swinton) et se colle à cette réalité intérieure avec des images et une musique d'imagination et de mystère.

La caméra inventive joue sur les contrastes d'ombre et de lumière. L'axe dramatique repose également sur deux pôles: la figure lumineuse de Tilda Swinton en mère Courage tentant avec une énergie indomptable d'éteindre tous les feux et celle de Goran Visnjic (Alek Spera), mauvais garçon maître chanteur doublé d'un homme qui craque devant le courage de Margaret et essaie à son tour de la protéger. La grande beauté ténébreuse de cet acteur croate offre une humanité à son personnage de vilain, tendre dans le crime, amoureux de l'héroïne peut-être, mais le scénario habile refuse de tout dire.

Au-delà d'un sous-jacent éloge de la famille américaine — somme toute assez facile —, *The Deep End* explore l'incommunicabilité des gens qui s'aiment, le sacrifice personnel, l'amour maternel plus fort que la morale. Il explore aussi les zones d'ombre de chaque protagoniste, assumées ici sans masques, n'excluant jamais une sorte de rédemption. La mère héroïque sera aussi une femme hors la loi, sans doute attirée, qui plus est, par l'homme qui l'a traquée. Le bon fils est également un meurtrier. Le méchant possède un cœur. *The Deep End* épouse intelligemment les limites du thriller psychologique en montrant comment un enchaînement de circonstances peut enfanter les catastrophes, sans recul possible. Et même si les comportements de l'héroïne paraissent excessifs et si, somme toute, l'histoire est invraisemblable, le jeu cristallin de Tilda Swinton permet à l'esprit d'y croire, malgré un *happy end* qui n'a pas sa place ici. Les lendemains qui chantent sont impossibles, les félicitations psychologiques déjà dans l'œuf. On aurait préféré un dénouement plus ouvert. Dommage!

## Apocalypse intérieure

### LA VIERGE DES TUEURS

De Barbet Schroeder. Avec German Jaramillo, Anderson Ballesteros, Juan David Restrepo, Manuel Busquets. Scénario: Fernando Vallejo, d'après son roman. Image: Rodrigo Lalinde. Montage: Elsa Vasquez. Musique: Jorge Arriagada. France/Colombie, 2000, 97 minutes. Version originale, sous-titres français (au Quartier latin) ou anglais (AMC-Forum)

MARTIN BILODEAU

Natif de Téhéran, élevé en Colombie et en France par une mère allemande et un père suisse-romand, Barbet Schroeder a débuté dans le cinéma dans l'Hexagone, où il a «fait l'acteur», avant de produire, sous la bannière des Films du Losange, dont il est le fondateur, les grands films de Rivette (*Céline et Julie vont en bateau*), Eustache (*La Maman et la Putain*) et Rohmer (*Ma Nuit chez Maud*). Parallèlement, Schroeder enchaîne, à titre de cinéaste, quelques films personnels mais confidentiels (*More, Maîtresse, Tricheurs*), qui n'annonçaient en rien son débarquement californien, en 1987, que tonne l'excellent *Barfly*, d'après Bukowski. Quatorze ans plus tard, et après plusieurs opus singuliers (*Reversal of Fortune, Kiss of Death*) qui témoignent de la pertinence de sa démarche dans un Hollywood qui étouffe sous les conventions, Schroeder rentre produire en France un mélo abrasif qui nous parachute... en Colombie.

Tiré d'un roman du Colombien Fernando Vallejo, *La Vierge des tueurs* (*Las Virgen de los Sicarios*, du titre original, ou *Our Lady of the Assassins*, qui chapeaute la version sous-titrée en anglais, aussi à l'affiche à Montréal) raconte, sur le mode de la chronique, l'amitié

amoureuse d'un écrivain quinquagénaire (German Jaramillo), de retour à Medellín après 30 ans d'absence, et d'un jeune de la rue (Anderson Ballesteros), que lui a présenté son meilleur ami. Ensemble, ils déambulent dans les rues sauvages de la capitale de la coke, où le gamin, dont la tête est mise à prix, joue de la gâchette et abat froidement tous ceux qui lui barrent la route.

Comme c'est souvent le cas chez Schroeder, l'essentiel du film (qui ouvrirait cette semaine le festival Images et Nation) se déroule derrière le voile des apparences, là où les paradoxes sont maîtres, et où le rationnel n'est qu'un mirage. Dans ce monde, sur lequel ouvre le film, la dévotion et le meurtre ne sont en rien incompatibles, et la mort, toujours proche, inspire moins la frayeur qu'une sorte d'exaltation sensuelle dont se saoule le héros. Celui-ci, misanthrope qui a passé sa vie à mépriser ce monde violent et corrompu qu'il avait choisi de fuir, désormais s'y jette avec un abandon total, à l'invitation de cet ange exterminateur qui le fascine, et l'enracine dans cet abattoir qui, il l'apprendra en cours de route, est aus-

si à l'image de sa propre violence.

Precisons toutefois que, dans ce polar étrange, qui bat au rythme lancinant de la musique d'inspiration liturgique de Jorge Arriagada, le sexe n'est pas l'objet d'une transaction, comme c'est souvent le cas dans les films qui présentent pareil rapport intergénérationnel (le rapport mentor-émule est d'ailleurs inversé), mais bien une monnaie d'échange, le geste nécessaire par lequel l'accord d'intimité est signé.

La première partie est confuse. Les deux héros sont dans un mouvement perpétuel que peu de choses, dans le scénario ou la mise en scène, expliquent. Aux deux tiers du film, un retournement fait basculer le récit dans une sorte d'apocalypse intérieure, où la foudre, le bruit, la rumeur, et même les feux d'artifice célébrant le passage réussi d'une cargaison de coke aux USA, deviennent mélodies poétiques et paysages de sursis, marquant le véritable retour d'exil de l'écrivain. Celui-ci fait penser à un croisement entre le héros de *Mort à Venise*, de Visconti, et celui du *Goût de la cense*, de Kiarostami. Pas étonnant, venant d'un cinéaste dont la patrie s'appelle cinéma.



German Jaramillo et Anderson Ballesteros dans *La Vierge des tueurs* de Barbet Schroeder.

## N'importe quoi...

### MAYBE BABY (PEUT-ÊTRE BIEN)

Écrit et réalisé par Ben Elton. Avec Hugh Laurie, Joely Richardson, Adrian Lester, James Purefoy, Tom Hollander, Joanna Lumley. Image: Roger Lanser. Montage: Peter Hollywood. Musique: Colin Towns. Grande-Bretagne, 2000, 104 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il est des retours à la normale qui se font de façon plus brutale que d'autres. Ainsi, après un mois de déambulations festivières, où il ne s'est pratiquement pas passé une journée sans que je déplore la difficulté qu'ont certains films étrangers d'atteindre nos écrans, je retourne à ma routine, ô bien difficilement, et je tombe sur *CA*.

CA, c'est *Maybe Baby*, une farce britannique tout ce qu'il y a de plus bâtarde, consensuel, interchangeable, bref, inutile, importée chez nous par des distribu-

teurs américains incapables de reconnaître dans cette comédie venue d'ailleurs, qu'ils ont achetée sur la foi de quelques noms (Emma Thompson, Rowan Atkinson, Joanna Lumley), la recette des chips crème sûre et oignon qu'ils ont inventée.

Certes, le bal des caricatures auquel nous invite *Maybe Baby* n'a sans doute pas manqué de leur rappeler *Quatre mariages et un enterrement*, ou *Notting Hill*, avec leurs promesses de succès — uniquement tenues, c'est connu, par les films dont on n'attendait rien. En d'autres mots, si la publicité s'achète, le succès, lui, reste un mystère, et ce n'est pas ce premier long métrage de Ben Elton (tiré de son propre roman, *Inconceivable*, paru en 1999) qui va nous éclairer davantage sur la question.

Le film tourne autour d'un couple formé de Sam (Hugh Laurie), un directeur de création de la BBC, et Lucy (Joely Richardson, fille de Vanessa Redgrave et de Tony Richardson), agente d'ar-

distes. Elle rêve d'avoir un enfant, lui, moins, mais bon, pourquoi pas? Or, leurs efforts restent vains, et, passé la batterie de tests, du plus haut comique, comme on s'en doute, le couple se fissure. Tandis qu'elle rumine son rêve d'être maman, lui, à son insu à elle, écrit un scénario s'inspirant de leur mésaventure, lequel scénario fait un malheur dans les couloirs de la BBC, qui met aussitôt sa production en chantier.

Il y avait dans ce rapport obsessif à la famille un beau sujet de film, à côté duquel Ben Elton, connu ici pour sa pièce *Popcorn*, montée au TNM en été 1999, est passé sans s'en rendre compte. Sa comédie se déploie en fait comme un carnaval, avec une série de numéros comiques qui, plutôt que de nourrir la réflexion, espacent ses arguments. Sans efforts de mise en scène, sans volonté d'harmoniser sa galerie de personnages, le film fonce droit dans le mur que percutent les mauvaises *sitcoms*. Brutal, vous disje.

DU 28 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE

UNE PUISSANTE RELECTURE D'UN GRAND TREMBLAY (...) UNE VERSION PENETRANTE ET ORIGINALE SOUS TOUS LES ASPECTS DU LANGAGE SCENIQUE. Jean-St-Hilaire, *Le Soleil*

« C'EST UN GRAND CRU. C'EST LE TRAVAIL LE PLUS ACHÈVÉ DE GILL CHAMPAGNE. » Mario Vallorand, *CBV*

« UN TREMBLAY MONTE AVEC UN SENS INOUI DE L'IMAGE. » David Cantin, *Le Devoir*

## À TOI, POUR TOUJOURS, TA MARIE-LOU DE MICHEL TREMBLAY

Mise en scène: GILL CHAMPAGNE

Avec: JEAN-JACQUI BOUTET, LISE CASTONGUAY, JASMINE DUBÉ, LINDA LAPLANTE

Concepteurs: Hélène Rheault, Jean Hazel, Catherine Higgins, Éric Champoux, Marc Vallee

Une production du Théâtre du Trident

Judis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

BILLETTERIE: (514) 253-8974

ADMISSION: (514) 790-1245 1 800 361-4595 admission.com

DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est 34, Papineau ou Viau, autobus 34, 36, Pie IX, autobus 139

ESPACE GO présente avec la collaboration d'air transat

# La France à

22 SEPTEMBRE ENCORE QUELQUES PLACES! 19, 20, 21 SEPTEMBRE complet!

## J'AI GÊNÉ ET JE GÉNÉRAI

d'après DANIEL HARMS  
Mise en scène d'Émilie Valantin et de Jean Sclavis

« Un rendez-vous avec l'intelligence, l'humour, la précision et l'élégance. » Libération

« D'un comique féroce... Un vrai chef-d'œuvre... » Tribune de Genève

## LES BONNES

de JEAN GENET  
Mise en scène d'Alfredo Arias

« Alfredo Arias a revisité et dynamité Les Bonnes avec l'arme la plus chère à Genet: la poésie. (...) Totallement réussi. » Le Nouvel Observateur

« Magnifique et dérangeant. » L'Express

Groupe TSE et Athénée Théâtre Louis-Jouvet (Paris)  
19 au 22 septembre, 20 h 26 au 29 septembre, 20 h

Rencontrez les artistes après la représentation au café-bar ESPACE GO!

Réservations: (514) 845-4890 www.espacego.com

Théâtre ESPACE GO 4890, boul. St-Laurent, Montréal

Cette manifestation est présentée dans le cadre de France au Québec/ta saison

## Quête mélancolique

La volonté du réalisateur de refuser le pathos apporte au film une finesse mais aussi une certaine sécheresse d'ensemble

### UNE JEUNE FILLE À LA FENÊTRE

Réal: Francis Leclerc. Scénario: Francis Leclerc, Marcel Beau-lieu, Marie-Josée Bastien, Nathalie Théoharides. Avec Fanny Mallette, Hugues Frenette, Denis Bernard, Johanne-Marie Tremblay, Diane Dufresne, Evelyne Rompré, Richard Fagon.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Un beau film, un peu froid, avec une sensibilité tenue en bride mais toujours palpable: *Une jeune fille à la fenêtre* de Francis Leclerc participe au nouveau rayonnement des films québécois, qui gagnent en subtilité à défaut d'être grand public. Comme on le voit aussi avec *Mariages* de Catherine Martin, la tendance se dessine à explorer le passé et à le faire en douceur, sans marteler le gros clou d'époque, mais plutôt à travers la psychologie de personnages féminins forts en quête d'eux-mêmes.

*Une jeune fille à la fenêtre* est une œuvre qui refuse d'exploiter le pathos de son thème mais montre une quête mélancolique des beaux moments de la vie. Il le fait à travers le portrait mobile de Marthe (incar-née par Fanny Mallette). On y fait en 1925 la rencontre d'une campagne condamnée par une malformation cardiaque qui partira à Québec afin d'y poursuivre des études de piano et goûter à la vie tandis qu'il est encore temps.

Fanny Mallette constitue le pivot du film. Son visage ondoyant, son regard reflétant les émotions qui la traversent sont la plaque sensible d'une œuvre où les dialogues sont

accessoires et où l'éclairage et la musique prennent le relais des mots. Cette comédienne plus que prometteuse possède cette faculté de s'oublier elle-même pour se fondre dans l'émotion à traduire. À côté de l'actrice principale, les autres comédiens paraissent un peu falots, faute de rôles vraiment porteurs. Et mis à part Denis Bernard, digne et solide en voisin au grand cœur qui aide la jeune fille à exaucer ses vœux, le reste de la distribution s'efface dans l'ombre. La chanteuse Diane Dufresne, qui fait ses débuts à l'écran, hérite pour sa part d'un rôle de professeur de piano excentrique et irascible qui rôle la caricature et n'enfoncé rien.

Mais le rythme et l'esprit du film possèdent un pouvoir incantatoire avec des scènes habilement fondues dans des boîtes de jazz, chez toute une faune avant-gardiste qu'on s'étonne de découvrir dans le Québec des années 20, collée aux courants artistiques de l'heure.

Avec ce film d'ambiance porté par le jeu de la comédienne principale, mais aussi par la lancinante musique et les images un peu magiques de Steve Asselin, Francis Leclerc fait ses premières armes dans le long métrage. Plus aguerri, il aurait peut-être craint moins de fréquenter l'émotion pure et de la prendre à bras-le-corps. Cette volonté de refuser le pathos apporte au film une finesse mais aussi une certaine sécheresse d'ensemble. Par ailleurs le montage trop nerveux ne laisse pas toujours aux scènes le temps de vibrer sur toute leur corde. Mais *Une jeune fille à la fenêtre* demeure un beau film, plein de sensibilité et de non-dits qui révèle la touche d'un vrai cinéaste à suivre.



ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Fanny Mallette dans *Une jeune fille à la fenêtre* de Francis Leclerc.

## Marie-Ève Bertrand en femme qui se libère avec fracas

Mariages est un film qui parlera surtout à un public féminin, tant il interroge le mystère des femmes

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Dans la vraie vie, Marie-Ève Bertrand ne ressemble pas à l'héroïne vibrante et brimée qu'elle incarne dans *Mariages* de Catherine Martin. Ses longs cheveux ont été coupés. À 26 ans, elle dégage une modernité joyeuse, prépare un *One Woman Show* pour les planches du Théâtre Prospero — *Venise* du Belge Paul Pourveur, mis en scène par Jean-Antoine Charest —, spectacle qui mêle la quête scientifique aux questions existentielles. Mais à travers *Mariages*, qui sort vendredi prochain sur nos écrans, elle apparaît en campagnarde québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle qui casse les entraves de son éducation et se libère avec fracas. Une autre femme qu'elle, mais une femme dont elle dit avoir compris la solitude profonde et le volcan intérieur brûlant de surgir.

*Mariages* a raflé le prix du meilleur scénario au FFM, mais sa sortie au Festival de Toronto fut escamotée par la tragédie américaine qui jeta un voile noir sur l'événement. Démarrage raté dans la Ville-Reine. Ensuite il y aura le rendez-vous de Vancouver, peut-être celui de Berlin.

Le film, très riche, truffé de rapports symboliques et rempli de mystère, raconte un univers féminin, et met en scène deux sœurs: l'une très austère (Guylaine Tremblay) l'autre en mal de passion et de liberté (Marie-Eve Bertrand). Hélène Loïselle y incarne une femme guérisseuse, un peu sorcière, collée aux puissances naturelles.

### Baptême

Le jour 1 du tournage de *Mariages* fut aussi le baptême du cinéma pour Marie-Eve Bertrand. Elle n'avait jamais joué dans un film auparavant et incarné à peine quelques petits rôles à la télé. La jeune femme était fraîche émoulue du Conservatoire quand on l'a appelée pour l'audition. La directrice de casting l'avait remarquée au Quat'Sous dans *Le Temps d'une vie* de Roland Lepage. Catherine Martin allait réaliser son premier long métrage avec *Mariages* et pour lui décrire son personnage principal, elle lui a montré le dessin d'une femme en robe verte qui montait une allée. La comédienne eut l'impression de voir une feuille au vent. La réalisatrice voyait aussi la nature comme une figure du film. Marie-Eve Bertrand, qui a beaucoup pratiqué la danse, s'est servie de sa présence très physique pour donner corps à cette femme qui marche sans souliers dans la forêt et se baigne nue, une femme dont les mains sont sans cesse occupées à coudre, à pétrir le pain, à éviter des poissons. «Il n'y avait



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le jour 1 du tournage de *Mariages* fut aussi le baptême du cinéma pour Marie-Eve Bertrand.

aucun temps pour les loisirs dans la vie de ces femmes-là», dit-elle. Si la comédienne eut tendance à lire, relire et encore lire sur l'époque, elle a bientôt compris qu'il fallait saisir sa Yvonne de l'intérieur, sans trop l'intellectualiser. La partie s'est beaucoup jouée au cours des répétitions, car il fallait comprendre l'essence du personnage avant de le lancer dans la nature.

«On connaît si peu l'univers des femmes de cette époque-là, constate Marie-Eve Bertrand. Elles n'écrivaient pas, s'exprimaient peu. À quoi

révaient-elles? Mon personnage n'a jamais connu sa mère mais lui parle tout le temps. Elle sent sa présence surnaturelle partout dans la nature, dans la rivière surtout.»

Pour Marie-Eve Bertrand, le tournage dans les environs de Mascouche fut difficile, à cause de la température qui ne faisait jamais ce que l'équipe attendait d'elle, des piqûres de moustiques, voire de l'herbe à puce qu'elle a attrapée, mais le rapport avec Guylaine Tremblay qui incarne sa sœur si revêche, fut, dit-elle, formidable. Sa

vis-à-vis la rassurée, lui a conseillé de prendre une scène à la fois plutôt que de se noyer dans l'ensemble. «Nos personnages évoluaient dans deux univers différents, et le sien était encore plus solitaire que le mien, toute sa liberté enfermée dans une petite boîte.» La comédienne se sentait entraînée par une œuvre de magie et de merveilleux qui apporta une dimension de plus au tournage. À ses yeux, *Mariages* est un film qui parlera surtout à un public féminin, tant il interroge le mystère des femmes.

« ENFIN, UN THRILLER QUI FAIT FRISSONNER. »  
Esquize  
Elizabeth Emerton

**THE DEEP END**

www.foxsearchlight.com

VERSION ORIGINALE ANGLAISE SEULEMENT

13 À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ LE FORUM 22

**Dominica Merola**  
De Campobasso à toi...

Direction artistique et mise en scène: Robert Marien

MARDI 2 et VENDREDI 5 OCTOBRE au LION D'OR. à 20 h.

« Une voix sensuelle, profonde, un jeu scénique; une personnalité qui en font une interprète originale »

Radio Canada

OLYMEL, FIAMMO, BANQUE NATIONALE

THEATRE 50 DU NOUVEAU MONDE 5 ANS

**L'AVARE**  
DE MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE DE ALICE RONFARD

AVEC PIERRE COLLIN  
LINDA SORGINI  
HENRI CHASSE  
GABRIEL SABOURIN  
MAXIME DENOUMÉE  
JACQUES GIRARD  
JACQUES LAVALLÉE  
CATHERINE FLORENT  
GEOFFREY GAQUERE  
JACINTHE LAGUE  
MARCEL POMERLO

LES CONCEPTEURS  
JEAN BÉLANGER  
GABRIEL TSAMPALIEROS  
MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT  
ERIC CHAMPLOUX  
MICHEL SMITH  
LUCIE THÉRIAULT  
ANGELO BARSETTI  
RACHEL TREMBLAY

DÈS LE 25 SEPTEMBRE  
RÉSERVATIONS 866-8668  
WWW.TNM.QC.CA

Session automne 2001 - Du 24 septembre au 1<sup>er</sup> décembre

**Cours de tango argentin**

COURS D'INITIATION GRATUITS  
17, 19, 20, 22 septembre de 19h30 à 21h  
Réservation par téléphone

tAngueRa

5390 Saint-Laurent, Montréal, tél.: (514) 495-8645  
tanguer@generation.net

Partenaire Radio Centre-Ville  
La radio communautaire et multilingue à Montréal

La Tangueria est gérée par la Société Culturelle Argentine Québec Canada

TOCI TOCI TOCI

Le théâtre

Pour l'horaire complet, consultez

LE DEVOIR  
**L'Agenda**

LES ARTS

MÉDIAS

# Le pouvoir des images

L'horrible massacre du 11 septembre a provoqué une frénésie incroyable dans les salles de rédaction. Les artisans des médias, qui ne sont pas déconnectés de leurs propres émotions et qui étaient tout aussi bouleversés que n'importe quel autre citoyen, ont eu à assurer un travail professionnel exemplaire.

D'autant plus que le temps de réflexion était réduit à sa plus simple expression. Les événements se sont littéralement passés en direct. CNN est entré en ondes très exactement une minute après que le premier avion a percuté le World Trade Center. Parce que CNN, et c'est là un fait peu connu, a installé sur le territoire américain des dizaines de caméras discrètement braquées en permanence sur des lieux stratégiques. Et, parait-il, on peut actionner ces caméras à distance. Évidemment, dans l'heure qui a suivi, certains réseaux américains ont donné l'ordre à tous leurs employés qui avaient une caméra vidéo personnelle de se précipiter sur les lieux.

Dans une telle journée, il y a des performances qui forcent l'admiration. On pense par exemple à cet Aaron Brown, de CNN, en ondes dès le matin et qui l'était encore vers 23h le soir quand j'ai fermé la télé après 15 heures de visionnement! Cette performance en direct de tous les réseaux pendant plusieurs jours a nécessairement connu des dérapages. Plusieurs informations ont été lancées en ondes pour s'avérer fausses quelques heures plus tard. C'est le cas de la découverte annoncée de certains survivants ou de la rumeur de nouvelles attaques en cours. Et qui se souvient de cette voiture piégée qui a explosé devant le département d'État à Washington et qui est mystérieusement disparue des bulletins de nouvelles?

Mais ces dérapages sont inévitables et ne devraient pas faire ombrage à la qualité de cette couverture en direct pendant plusieurs jours.

La question est déjà plus délicate en ce qui concerne les images censurées. Les policiers et pompiers de New York ont créé un véritable cordon de sécurité autour du lieu du désastre, permettant seulement à certains reporters (caméras et photographes) de livrer les images autorisées par la police. Il y a quelques jours, les responsables de chaînes de télévision en France se sont plaints de cette «censure» sur les images potentielles de victimes. Du même souffle, elles ont déclaré qu'elles n'auraient pas nécessairement diffusé des images macabres, mais leur argument était néanmoins le suivant: au minimum, c'est à nous de choisir ce qui sera diffusé à partir du matériel auquel on aura librement accès.

Cette question est liée à la relation complexe entre médias et pouvoirs pendant les grandes crises. Il est exact que certains médias s'emparent vite dans le sensationnalisme et que les secouristes de New York pouvaient craindre qu'on inonde le marché d'images morbides. En même temps, ce n'est pas aux pouvoirs de décider ce qui est d'intérêt public ou non d'un point de vue journalistique. Mais à ce sujet, les médias ont souvent des dérives voyeuristes à se reprocher, ce qui ne contribue pas à appuyer leurs arguments.

De toute façon, les décisions doivent souvent être prises dans le feu de l'action. L'image d'un homme sautant d'une fenêtre du World Trade Center, par exemple,



Paul Cauchon

a fait l'objet de débats dans quelques salles de rédaction. Fallait-il la montrer ou non? Elle a finalement été diffusée, ce qui, à mon avis, est tout à fait correct compte tenu de la force de cette image tragique qui en dit beaucoup sur l'ampleur de l'événement. Mais on remarquera que les journaux et la télévision ont été relativement sobres dans cette histoire: il existait en fait plusieurs autres images de ces suicides, encore plus spectaculaires, qui ont commencé à être publiées ces derniers jours dans divers magazines.

La relation houleuse entre les médias et les pouvoirs ne se fait jamais sans heurts lors de telles crises. Chacun essaie de négocier, de profiter de l'autre. Un exemple: CNN a été le premier à montrer, il y a quelques jours, des images aériennes du lieu de l'attentat. Immédiatement, ses concurrents l'ont accusé d'avoir utilisé un véhicule gouvernemental! En fait, selon *The New York Times*, un cameraman de CNN a convaincu la Garde côtière de le laisser prendre place à bord d'un hélicoptère officiel pour capter des images en vue d'un futur reportage. CNN a décidé de les diffuser tout de suite, avec la mention «exclusive», au grand dam des autres réseaux et de la Garde côtière elle-même.

Il arrive aussi que les médias fassent preuve d'un certain manque de discernement: par exemple, il a fallu des plaintes du public pour que Radio-Canada décide cette semaine de ne plus diffuser à répétition les images de l'avion qui percuta la tour. Pourtant, il était évident dès le week-end dernier que l'incessante répétition de ces images comme «amorce publicitaire» pour des reportages devenait insensée et perturbante, et pas seulement pour les téléspectateurs plus fragiles. C'est un assassinat en direct qu'on n'arrêterait pas de diffuser. Ce n'était pas un film de Bruce Willis.

Mais malgré cette critique, il faut redire que les médias québécois font une couverture journalistique remarquable depuis dix jours, multipliant les angles, les sources, les entrevues. Les journaux québécois donnent à lire une grande variété d'analyses et de points de vue... alors qu'on commence à se poser quelques questions sérieuses sur les médias américains, particulièrement cette semaine alors que le patriotisme prend de plus en plus le dessus. Un journal sérieux comme *The New York Times* a-t-il vraiment besoin de diffuser actuellement, sur son site Internet, les plus belles installations de drapeaux américains?

Autrement dit, comment partager l'émotion réelle des citoyens tout en conservant une distance critique nécessaire? L'enjeu médiatique des prochaines semaines sera de résister à l'embrassement patriotique.

pcauchon@ledevoir.com

DISQUES

# Charlebois retrouve Robert

Le vrai Robert Charlebois se montre, enfin

SYLVAIN CORMIER

C'est pendant le dernier show de la Saint-Jean, à la télé, que je me suis mis à vraiment hair Robert Charlebois. Parole de vieux fan capable de chanter *Long Flight*, *Mr Plum* et autres obscurités de ses premiers albums. Maudit Charlebois, je l'avais dans la face à chaque réclame, moussant sa broue au nom flatte-québécois: La Bolduc! Je me souviens fort bien d'avoir pensé qu'au moins, rayon disques, c'était bon débarras. Qu'il écrive son roman poche et nous laisse tranquilles.

Et puis on a appris l'été dernier qu'il était anémique et ça m'a fait un pincement: quand même, on ne voulait pas sa mort. Il avait trop compté, le Garou d'origine. Autre nouvelle, on a su qu'il avait un nouveau disque en chantier, à paraître chez La Tribu. La Tribu? Après des siècles à se la jouer pépère chez GSI, la boîte de son vieil ami Robert Vinet, voilà que Charlebois passait chez des plus jeunes, plus fous. La Compagnie Larivée Cabot Champagne, la belle gang du Cabaret. Ceux-là mêmes qui nous ont donné Michel Faubert, Gros Mené, Urbain Desbois. Charlebois là, ça voulait dire beaucoup.

Trop longue tournée

Ça voulait dire que Robert lui-même ne supportait plus le Charlebois qu'il était devenu. L'intime l'admet volontiers: *J'ai écrit La Maudite tournée pendant huit ans! J'étais sur le pilote automatique. Tu mettais trente sous dans l'orchestre, ça partait. J'étais sur le bord d'être une caricature de moi-même.* A La Tribu, ils voulaient le même Charlebois que moi, que nous tous. Celui qui, un jour, avait touché, percé, chaviré. Le Charlebois qui chantait *ma vie à moi, c'est la musique* et qu'on croyait. Pour Claude Larivée, c'était ça ou rien. Oui, il réaliserait le nouvel album, mais à condition que Charlebois y mette du sien. De l'émotion. Sans faire le comique, sans



SOURCE LA TRIBU

On l'avait presque enterré. Il a failli mourir pour vrai. Son nouveau disque est plus qu'une renaissance.

chercher à épater la galerie. Comme dans la musique country. *«En auto, c'est ça que j'écoute,* précise Charlebois.

VOIR PAGE C8: CHARLEBOIS

VITRINE DU DISQUE

POET: A TRIBUTE TO TOWNES VAN ZANDT  
Artistes divers  
Navarre

Townes Van Zandt est mort en 1997, à l'âge de 52 ans, vaincu par l'éthylisme et la déprime. C'était pas dans les journaux. Ce singer-songwriter texan était encore à peu près inconnu, hors de l'amicale des amateurs de chanson folk américaine. Pour ces amateurs-là, pour qui l'a un tant soit peu fréquenté, ne serait-ce que par les nombreuses interprétations données de ses chansons par les Willie Nelson, Emmylou

Harris et autres Waylon Jennings, ce type est plus qu'une référence de base. C'est le vrai des vrais. Le Dylan de la rime *made in Texas*, le Leonard Cohen sudiste, le Kerouac des paumés magnifiques du Bible Belt, le Hank Williams de son temps. Jugez-en par cet exceptionnel choix de chansons, relues avec tendresse et humilité par ceux qu'il a marqués au fer rouge, c'est-à-dire le *who's who* de la chanson d'auteur américaine des trente dernières années: son vieux pote Guy Clark, Nanci Griffith,

VOIR PAGE C8: VITRINE

**#1 AU BOX OFFICE AU QUÉBEC**

«Amélie Poulain a une âme. Elle respire la joie de vivre... ce film livre un message d'espoir.» - Luc Perreault, La Presse

«Le bonheur sur grand écran vous tend les bras, courez vous y blottir.» - Normand Provencher, Le Soleil

CLAUDE OSSARD et UGC présentent  
**AUDREY TAUTOU**  
**MATHEU HASSOVITZ**

Un film de JEAN-PIERRE JEUNET

Alliance Atlantis Vivafilm présente une production Palomar

Un film de Francis Leclerc  
Une production de Barbara Shrier

«Fanny Mallette offre une prestation magnifiquement nuancée, d'une très grande justesse. Touchée par la grâce, la jeune actrice!»  
LA PRESSE

**une jeune fille à la fenêtre**

Fanny Mallette

Hugues Frenette, Evelyne Rompré, Rosa Zacharie, Daniel Parent, Louis-David Morasse, Richard Fagon, Johanne-Marie Tremblay, Denis Bernard, Richard Fréchette, Diane Dufresne

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON, QUARTIER LATIN, FAMOUS PLAYERS STARBUCKS, MONTRÉAL, COLOSSUS LAVAL, BOUCHERVILLE, CINÉPLEX ODÉON, BROSSARD, MAISON DU CINÉMA, SHERBROOKE, CINÉMA FINE, STE-ADELE

PRIX DU PUBLIC AIR CANADA «FILM LE PLUS POPULAIRE» DU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2001

Un grand réalisateur: Roland Suso Richter  
Un grand scénario: l'Histoire  
Un grand acteur: Heino Ferch

**LE TUNNEL (DER TUNNEL)**

v.o. allemande s.t. français

«VIVE ÉMOTION! LE FILM PLUS CHALEUREUSEMENT APPLAUDI! UN SUSPENSE NE LAISSANT AUCUN RÉPIT AU SPECTATEUR.»  
Marc-André Lussier, LA PRESSE

Présenté en collaboration avec: GOETHE INSTITUT, HISTORIA, KIPAN

13 ANS à l'affiche! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN version originale allemande avec sous-titres français

version originale

**Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**

www.amelie-lefilm.com

CLAUDE OSSARD et UGC présentent «LE FABULEUX DESTIN D'AMELIE POULAIN» UN FILM DE JEAN-PIERRE JEUNET AVEC AUDREY TAUTOU, MATHEU HASSOVITZ, HUGES FRENETTE, EVELYNE ROMPRE, ROSA ZACHARIE, DANIEL PARENT, LOUIS-DAVID MORASSE, RICHARD FAGON, JOHANNE-MARIE TREMBLAY, DENIS BERNARD, RICHARD FRECHETTE, DIANE DUFRESNE

Le bijou dont tout le monde parle!

À L'AFFICHE! SORREL-TRACY, STE-ADELE

ON CHOISIT SES AMIS... PAS SA FAMILLE

**CRÈME GLACÉE CHOCOLAT ET AUTRES CONSOLATIONS**

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR JULIE HIVON

«... un premier film attachant...» ★★★  
Luc Perreault, La Presse

«...une œuvre pleine de promesses gourmandes...»  
Martin Blouin, Le Devoir

CONSULTEZ L'HORRAIRE CINÉMA

Canal VIE

Allumez, ça rapporte!

L'argent n'a pas de sexe

Cette semaine: L'endettement et la compulsion  
Mercredi 22h Rediffusion samedi 12h

«... une œuvre pleine de promesses gourmandes...»  
Martin Blouin, Le Devoir

ANTRILL MEDIA

CANAL VIE  
Ça fait partie de la vie

ALAIN SOBRE présente  
**SOPHIE MARCEAU MICHEL SERRAULT**

**BELPHEGOR LE FANTÔME DU LOUVRE**

UN FILM DE JEAN-PAUL SALOMÉ

«... une œuvre pleine de promesses gourmandes...»  
Martin Blouin, Le Devoir

À L'AFFICHE! SORREL-TRACY, STE-ADELE

LES ARTS

SPECTACLES

CHARLEBOIS

Il ne s'agit pas d'un album testament

SUITE DE LA PAGE C7

La vraie musique country. Celle qui raconte ce que les gens ressentent, sans se casser la tête. Bon, moi, c'est sûr que je ne suis pas George Jones. Mon country, c'est plus du towntry. Je mets plus que trois accords. Comprenez: Doux sauvage propose une musique plus directe, aux ambiances country, nourrie de guitares qui font twang et de pedal steel qui agrandit l'horizon. Avec des textes qui couchent ce qu'il faut coucher sur le papier avant de s'étendre pour de bon.

Frank et Phil

Non, Charlebois n'est pas mourant, il va même très bien depuis que ses globules sont de retour dans le rouge, et il n'a pas signé non plus un album-testament. Ou alors seulement le premier chapitre d'une sorte d'auto-biographie en musique, où il parle d'amour, d'amitié, de vie, de mort, et même de sa difficulté d'écrire dans *J'y arrive pas*. D'ou victoire: il a écrit *Doux sauvage* au grand complet, pour la première fois depuis l'ère pré-Lindbergh. Deux textes viennent d'ailleurs, mais il les a si intime-

ment traduits qu'on les dirait ex-sudés de ses propres pores: *A Very Good Year*, la poignante chanson de 1966 où Frank Sinatra passait sa vie en revue, et surtout *Funeral Blues*, puissante poème sans fard de W. H. Auden sur la mort de l'amour. «C'est vers ça que je veux aller. Comment un gars peut me toucher aussi fort avec des mots aussi simples?»

Avec Larivée, c'est aussi l'approche du métier qui a changé. Ouste les requins, rebondir les tripeux. Pour la première fois depuis le Jazz libre du Québec, on entend Charlebois vibrer avec ses gars en studio. «C'était rendu qu'il fallait que tout soit comme du Phil Collins. Pas une note qui dépasse. Je jouais même plus de guitare. Là, les gars voulaient tout le temps que je joue avec eux-mêmes.» Ecoutez *Les Américains*, la troisième toune du disque. Je dis toune parce que c'est à peine une chanson. Charlebois fredonne une mélodie, la musique bondit, joyeuse et lousse. C'est ce Charlebois que j'aime, ce Robert-là qu'on retrouvera en spectacle avec les mêmes musiciens fin octobre au Corona. Libre et fou, mais aussi cinquantenaire et pertinent. Il était temps.

Le même feu qu'au début

Pour Moustaki, les chanteurs sont des chroniqueurs de leur temps

Ma liberté, Il y avait un jardin et *Le Météque*, c'est lui. Il est également l'auteur de *Sarah*, l'une des chansons les plus émouvantes jamais écrites, et de *Milord*, indissolublement liée à la mémoire de son interprète, Édith Piaf. Sur le point de partir en vacances avant sa tournée québécoise, Georges Moustaki a bien voulu accorder un entretien téléphonique au *Devoir* depuis son domicile parisien.

SOLANGE LÉVESQUE

Après avoir roulé sa bosse à travers le monde, multiplié les récitals et les tournées, rallié les jeunes autant que leurs parents, après 50 ans d'une carrière où brillent tant de succès et tant d'étoiles, pourquoi Georges Moustaki chante-t-il encore? «Pour les mêmes raisons que toujours», explique ce Grec originaire d'Alexandrie qui a émigré à Paris au début des années 50, à l'âge de 18 ans. «Chanter est une vocation. J'ai le même feu qu'au début, et je me trouve dans le même état d'esprit que lorsque j'ai commencé à chanter dans les petites boîtes. Ce n'est pas l'ambition qui me pousse mais le plaisir!»

En 1996 sortait un CD intitulé *Tout reste à dire*; cinq ans plus

tard, Moustaki croit plus que jamais ce que ce titre affirme: «Tout ce que j'ai écrit ne suffit pas, tout ce qui est écrit ne suffit jamais. Pour moi comme pour chaque être humain, chaque jour constitue une aventure nouvelle à vivre, chaque jour apporte son lot d'inspiration», explique-t-il. «Il y a toujours de l'inédit dans l'air. Les chanteurs sont, en quelque sorte, des chroniqueurs de leur temps.»

Celui qui s'est lui-même désigné comme un métèque considère toutes les chansons qu'il a composées comme ses «enfants» et, de ce fait, il les chérit toutes. «Bien sûr, certaines me rappellent une convalescence avec des personnes que j'ai aimées particulièrement, comme *Barbara*, *Reggiani* et *Piaf*.» Règle générale, le chansonnier

éprouve encore de l'étonnement face à l'inspiration et face au bonheur que constitue le fait de réussir une chanson: «J'en tire toujours du plaisir et une fierté certaine», note-t-il.

Et puis, un jour, il s'est mis à écrire des livres. Deux ont paru récemment: *Les Filles de la mémoire*, un florilège de souvenirs, et un roman intitulé *Petite Rue des Bouchers*. «Après avoir écrit et composé tant de chansons, écrire des livres m'a donné une autre relation avec l'écriture; dans l'élaboration d'un roman, il y a davantage d'espace et de constance.» Fils d'un libraire, Moustaki a toujours été proche du livre depuis sa plus tendre enfance. «L'écriture de ces livres m'a permis de renouer avec mon enfance, d'une certaine façon.»

Georges Moustaki demeure convaincu que la chanson peut exercer une influence sur le monde actuel. «Le pouvoir des chansons sur le monde contemporain est qu'elles font place à l'émotion et provoquent, parmi des gens rassemblés, un intérêt qui échappe aux gens de pouvoir, justement, qui, eux, sont obligés de faire des pro-

messes utopiques pour intéresser.» Moustaki ne se fait pas d'illusions: vouloir changer le monde est une utopie. Il croit par contre qu'on peut changer des individus avec une chanson. «La chanson a ce pouvoir d'aller dans l'intime, de convaincre, de séduire, de charmer, d'émouvoir et de troubler. C'est un grand privilège, et cela crée une relation affective très forte.» Il est souvent arrivé que des gens lui avouent que leur vie avait été modifiée à partir du moment où ils avaient entendu telle ou telle chanson. «Une idée, une phrase a agi profondément sur eux. Moi-même, je réagis de cette façon aux chansons et aux œuvres des autres», témoigne Moustaki. «Mon premier et peut-être mon plus mémorable voyage en Grèce, je l'ai fait en lisant *Le Colosse* de Maroussi d'Henry Miller.»

GEORGES MOUSTAKI

En spectacle à la salle Albert-Rousseau à Québec le 24 septembre et au théâtre Corona de Montréal du 26 au 29 septembre.

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE C7

Billy Joe Shaver, John Prine, Lucinda Williams, Delbert McLinton, Steve Earle, Robert Earl Keen, le vieux Willie, la grande Emmylou, etc. Les Cowboy Junkies sont là aussi, comme quoi les belles et douloureuses chansons de Van Zandt se sont rendues jusqu'ici. L'hommage remplit parfaitement sa fonction: c'est l'évidence, tout le répertoire de Van Zandt est à découvrir et à chérir, de l'épique *Pancho & Lefty* à la terrible *Waitin' Round To Die*: «Now I'm out of prison, I got me a friend at last / He don't drink or steal or cheat or lie / His name's codeine, he's the nicest thing I've seen / Together we're gonna wait around and die.» C'est aussi ça, le Texas, est-il bon de rappeler. Au pays de

George W. Bush, il est plus facile de mourir que de vivre. Foi de Townes.

Sylvain Cormier

QUEBÉCOIS

RIOUX

Rioux  
Multipass (Dep)

Moyen. C'est ce mot-là qui me vient, j'en suis le premier désolé. Rioux, cinq ans après *Trottoir des anonymes*, c'est encore de ce niveau-là. La ligne de flottaison, tout juste. Ce timbre est pourtant bien agréable, ces musiques plutôt bien fichues (et jouées par d'excellents musiciens, dont Marc Lessard, Rick Haworth et Kenny Pearson), les mélodies bâties comme il faut, mais sans plus.

Plus, ce serait un refrain qui emporte comme ceux des derniers Catherine Durand et Nancy Dumais (ou, exemple ultime, d'un Daniel Bélanger), ce serait des bouts de textes qui vous prendraient à la gorge comme ceux de Monoc'Serge ou au cœur comme ceux de Stephen Faulkner. Ici une ballade comme *Les Souliers d'un autre* s'élève un tantinet au-dessus du lot, là un bain d'orgue imbibé assez chaudement *L'Azur*, mais rien n'atteint vraiment, rien ne s'installe à demeure. Les textes de Geneviève Forest, tout particulièrement, vont de cliché en lieu commun. «Le bonheur est une île», découvre-t-elle dans *Depuis des lunes*. Les nuits «ont le goût du néant» dans *Le Divan*, la vie «nous a fait la guerre» dans *Les Étrangers*. Et ainsi de suite. Je vais dire

une chose terrible: en ces jours saturés d'albums, il faut faire beaucoup mieux pour se démarquer, et Rioux ne semble pas plus en être capable maintenant qu'il y a cinq ans. Cela dit, ne renonçons pas: les chansons du précédent album étaient magnifiées en spectacle au Studio-théâtre de la PdA. Il en sera peut-être de même pour celles-ci. On le lui souhaite.

S. C.

POP

ORCHESTRAL POP NOIR ROMANTIQUE

The Dears  
(Shipbuilding Records)

On ne le répètera jamais assez, le sextuor montréalais The Dears a tout pour réussir sur la scène internationale. Cette pop subtile et élégante prouve d'ailleurs qu'elle ne manque pas d'ambition sur le plus récent *Orchestral Pop Noir Romantique*. Ce mini-album de quatre titres, désormais sur l'étiquette torontoise Shipbuilding Records, peaufine une écriture musicale beaucoup plus spontanée. Loin des clin d'œil faciles, les chansons du groupe prônent le détail et les textures orchestrales. L'apport de claviers, de flûte et de violoncelle libère une mélancolie nerveuse. L'équilibre emprunte au passé mais se réfère toujours au présent. Pas question, chez The Dears, de suivre une sorte de recyclage rétro à la mode. Les mélodies et l'engagement ne cessent de convaincre. Il faut entendre la voix de Murray Lightburn, qui ajoute aussi un soupçon d'arrogance à cette pop romantique. La touche *seventies* ne gêne aucunement et l'inspiration demeure très contemporaine. Des morceaux comme *Hearthrow Or Deathrow* ou *No Return* assument un élan des plus authentiques. Cet avant-goût d'un deuxième album complet montre que le groupe dépasse

déjà les attentes du très beau *End Of A Hollywood Bedtime Story*. Le 12 octobre au Cabaret avec l'excellent Jérôme Minière, en première partie, dans la peau d'Herri Kopter. Un doublé fort prometteur.

David Cantin

ROCK

NEWNESS ENDS

The New Year  
(Touch & Go)

Peut-on dire qu'il s'agit du quatrième album de Bedhead? Même si cette formation culte de la scène indie rock américaine s'est séparée en 1998, les frères Kadane œuvrent désormais sous le nom de The New Year. Heureuse nouvelle, *Newness Ends* compte parmi les vraies surprises musicales de 2001. Ce disque ne réinvente pourtant rien. Le groupe défend un rock simple mais hautement efficace: pas d'orchestrations savantes ni d'explorations électroniques. On va à l'essence même du texte et des musiques. Le vague à l'âme, ici, n'est pas traumatisant. The New Year échappe aux formats, parfois stricts, de la pop indépendante américaine. Pas question de s'apitoyer sur son sort. D'ailleurs, les frères Kadane n'ont pas l'habitude de faire les malins. Encore une fois, on retrouve Steve Albini dans son rôle tant convoité d'anti-réalisateur. Difficile, donc, de faire

fausse route. Ce mal-être supportable fait appel à l'émotion brute, à la mélancolie et à un plaisir inévitable de jouer. Les guitares, la basse et les percussions s'humanisent. À une époque où les formules deviennent souvent agaçantes, The New Year montre le chemin à suivre. On ne peut qu'applaudir.

David Cantin

ROCKIN' THE SUBURBS

Ben Folds  
Epic (Sony)

Le trio Ben Folds Five n'étant plus depuis mars, leur chanteur trentenaire à gueule d'ado, Ben Folds, un chouïa désemparé, s'est mis à jouer tout seul dans son carré de sable. L'image du carré de sable n'est pas fortuite: c'est pour signifier que Folds, comme plusieurs jeunes gens intelligents de la planète pop-rock, se prend pour Brian Wilson, ci-devant génie créateur des Beach Boys, lequel passa quelques siècles à bâtir tourelles de notes, pont-levis d'harmonies et autres murailles sonores dans un véritable bac de sable, installé dans sa maison. Sans personne pour le retenir, Folds y va franco, s'adonnant avec abandon et intensité à l'art de la mélodie sensible et de l'arrangement luxuriant. Grand bien lui fait. Déjà pas bête avec son groupe, il révèle un certain génie. Et s'il y a là-dedans des relets de Brian Wilson, des Zombies période *Odessey and Oracle* (LE chef d'œuvre méconnu de la pop des années 60), voire de Joe Jackson première époque, il y a aussi dans les *Fred Jones Part 2*, *Losing Lisa* et *The Luckiest* la forte marque d'un style propre. Le gaillard a aussi un sens aigu du portrait: on voit autant qu'on sent les gens qu'il décrit, notamment ce Fred Jones saisi le jour de la retraite: «there was no party and there were no songs / cause today's just a day like the day that he started / and no one is left here that knows his first name». Intime et universel.

Sylvain Cormier

*Beethoven plus Lortie*

DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE AU 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 2001

14 concerts à ne pas manquer  
L'intégrale des sonates pour piano, violon et piano, violoncelle et piano, ainsi que six trios pour piano, violon et violoncelle

JAMES EHNES • violon  
JAN VOGLER • violoncelle

Pour de plus amples informations :  
[www.beethovenplus.qc.ca](http://www.beethovenplus.qc.ca)

À la salle Pierre-Mercure  
du Centre Pierre-Péladeau

300, boulevard de Maisonneuve Est, Montréal  
Billetterie : (514) 987-6919  
Réseau Admission : (514) 790-1245  
[www.admission.com](http://www.admission.com)

Québec SAO CHANTIER Culturelle

La Fondation Jeunesses Musicales du Canada et l'Orchestre symphonique de Montréal présentent

CONCERT HOMMAGE à quatre grands artistes lyriques

Colette Boky Robert Savoie Maureen Forrester Jon Vickers

Agnès Grossmann, chef d'orchestre  
Joane Bellavance, soprano  
Marie-Nicole Lemieux, contralto  
Marc Hervieux, ténor  
Alexander Michael Dobson, baryton  
Le Chœur Saint-Laurent, Iwan Edwards, chef de chœur, et les musiciens de l'OSM

Avec la participation de :  
Dominique Blier  
Monique Pagé  
Chantal Dionne  
Raphaëlle Paquette  
Danièle LeBlanc

Guy Bélanger  
Éric Laporte  
Manuel Blais  
Alain Coulombe  
Joseph Rouleau

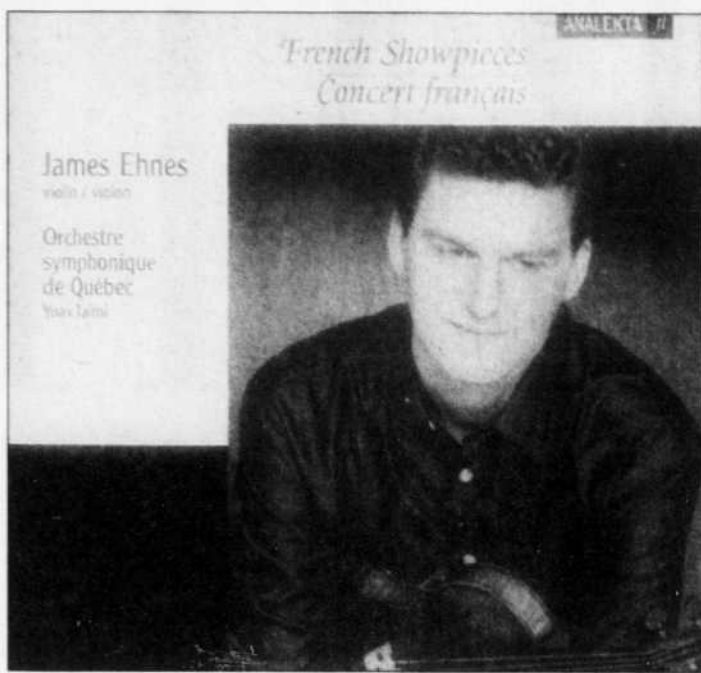
Mercredi 3 octobre 2001, 19 h 30  
Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts

Billetterie : (514) 842-9951 ou [osm.ca](http://osm.ca)  
Prix des billets : 16 \$, 22 \$, 33 \$, 44 \$

Québec STANDARD LIFE FONDATION JEUNESSES MUSICALES DU CANADA OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES



James Ehnes  
violon / violon  
Orchestre symphonique de Québec  
Yoav Talmi

Le Bœuf sur le toit, op. 58); J. Massenet: Méditation (extrait de Thaïs). James Ehnes, violon. Orchestre symphonique de Québec. Dir.: Yoav Talmi. Analekta, collection «Fleur de lys», FL 2 3151.

Ce disque arrive ici précédé d'une solide acclamation critique des magazines européens, nous fait savoir la publicité. Oublions le réflexe de la colonie qui fait qu'on pense souvent ici que si *Le Monde de la musique*, *Diapason*, *Répertoire*, *Gramophone*, etc., le disent, c'est que c'est vrai, et jugeons par nous-même, en grand garçon.

Premier constat: James Ehnes mérite tous les éloges. Du sérieux *Poème de Chausson* au frivole *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, style, son et projection sont plus qu'idoines. Ehnes se situe de plein droit dans la constellation des Midori, Shaham, Vengerov, Repin... Même la célèbre méditation de *Thaïs* trouve une interiorité sublimée d'une beauté sonore rarement entendue. En contrepartie, la *Cinéma fantaisie* (une version pour violon solo et orchestre que Milhaud réalisa de son amusant *Bœuf sur le toit*) est d'une drôlerie irrésistible.

Second constat: les progrès de l'Orchestre symphonique de Québec (OSQ). La précision d'ensemble est bien meilleure qu'autrefois et les cordes commencent à avoir ce qu'on appelle «un son». Cependant, Yoav Talmi n'arrive

toujours pas à éclaircir les bois ou le fond harmonique. Dans le Chausson, on croirait presque entendre du Bruckner, surtout dans les tutti alors que les cuivres s'empâtent bourbeusement; dans le Milhaud, l'humour est par moments un peu lourdaut, manquant de ce pétillant si titillant de l'auteur de *Scaramouche*.

Cela est d'autant plus audible que la prise de son (toujours dans la salle François-Bernier) est remarquable. Les morceaux strictement orchestraux en sont la preuve. Pardonnez-moi pour le chauvinisme, mais l'ouverture *Le Corsaire* (de Berlioz) n'a rien à voir comme musique avec ce que l'OSM et Dutoit arrivent à en tirer. L'OSQ fait encore ses classes, bien, certes, mais dans cette partition virtuose, il a encore quelques croûtes à digérer.

Il y a aussi cette curiosité: la *Tarentelle styrienne* de Debussy, orchestrée par Ravel. Magie de l'orchestrateur: on n'entend pas du Ravel comme dans les autres travaux de ce genre du grand Maurice. C'est du plus pur Debussy orchestral, un tour de force absolument génial qui fascinera tant l'exégète que le néophyte. Programme intéressant, soliste remarquable, curiosités aguichantes (car il faut mentionner une autre rareté: *Réverie et caprice pour violon et orchestre* de Berlioz), une parution qui, somme toute, ne dépassera pas votre discothèque.

F. T.

**MAHLER — CHAILLY**  
Gustav Mahler: VIII<sup>e</sup> symphonie en mi bémol majeur, dite «des Mille». Jane Eaglen, Anne Schwanewilms, Ruth Ziesak, sopranos; Sara Fulgoni, Anna Larsson, contraltos; Ben Heppner, ténor; Peter Mattei; baryton; Jan Hendrick Rootering; basse. Orchestre royal du Concertgebouw d'Amsterdam, dir. Riccardo Chailly. Decca 467 314-2

Première surprise quand on commence l'écoute du *Veni Creator* qui ouvre la symphonie: le tempo très confortable (beaucoup trop commode, presque frileux) adopté par Chailly, comme s'il avait peur des masses mises en jeu, et la distance à laquelle sont relégués les chœurs. Manque total de majesté et lourdeur tiennent lieu d'appel impératif et passionné d'où s'absente toute l'urgence de la prière. Dommage.

Quand arrivent les solistes, mêmes problèmes de prise de son: tout est dans le lointain. Les huit voix réunies forment pourtant un octuor à faire rêver, parmi les meilleures voix d'aujourd'hui dans ce répertoire exigeant, surtout des voix qui ne manquent guère de puissance, ce qui surprend encore davantage dans la sonorité de l'enregistrement.

Tout le long de ce premier mouvement étouffé, on regrette les versions de Tennstedt ou d'Inbal — surtout de Tennstedt qui lui aussi bénéficie d'une dizaine de solistes alors au meilleur de leur forme vocale et artistique. La nouvelle version de Chailly fait tonner les percussions comme le tonnerre, soit, mais les cuivres sont drôlement éteints, l'orgue est «peinant». Le contrepoint est clair, oui, mais sans relief, sans cette «inspiration» et appel à la transcendance religieuse qui trouvera son écho dans la scène finale du *Second Faust* qui constitue le second pan de l'œuvre.

Là, dès le début, l'Orchestre royal du Concertgebouw offre un véritable festin de splendeurs sonores. C'est à se demander si on a affaire aux mêmes interprètes que lors du mouvement initial. Chose sûre: Chailly *sonne* bien plus à l'aise dans ce théâtre transcendé de l'absolu irréalisable que musicalement dans l'*Hymne de la Pentecôte* qui ouvre la symphonie.

Même les chœurs, souvent, bénéficient d'un traitement plus idoine. Ici, on peut se référer aux intentions de Goethe qui parle de «chœurs d'anges d'enfants dans le lointain, de voix depuis les hauteurs, du haut des nuées». Si les ingénieurs du son ont voulu rendre ces effets théâtraux imaginés par le dramaturge, force est de constater que la réussite est bien plus pauvre que ce que, sous le même label Decca on a accompli au tournant des années soixante avec la *Tétralogie*, de Wagner, dirigée par Solti. Dans ce dernier cas, on sentait la nécessité de la perspective «forcée»; ici on a plus l'impression de techniciens qui aiment s'amuser avec les boutons de leurs potentiomètres.

Il faut bien pousser un petit corcico un peu chauvin: Ben Heppner est «le» ténor de l'heure pour la partie du *Doctor Marianus* (dans le fond, Faust qui, rédimé par Marguerite, voit son âme accueillie au ciel). Le souffle et l'aisance, la souplesse et la subtilité sont appuyés par une force qui jamais ne montre le moindre effort — chose rarissime dans ce «rôle» et qui vaut qu'on écoute avec attention. Il s'y passe un moment qui risque de passer à la postérité.

Quand aux ensembles féminins, le mélange est, je l'ai dit, aussi parfait que ce qui peut se réaliser aujourd'hui dans cette gigantesque partition. Entendre ces voix de femmes dialoguer, se passer la note dans l'extrême aigu à la fin du mouvement, avant le *Chorus mysticus* final, avec ses

**À NE PAS MANQUER**  
20 H DIMANCHE, 30 SEPTEMBRE 2001  
Salle Moussemou de la Place des Arts

Hydro Québec  
Concert Saphir

**Événement bénéfique - I SOLISTI VENEZI**  
Sous le thème «Virtuosité et mélodie dans la musique instrumentale italienne»  
I Solisti Venezi présente des œuvres d'Albinoni, de Vivaldi, de Tartini, de Dragonetti, de Pergolesi et de Rossini.

**Pro Musica Saison 2001/02**

BILLETTS: 40,25 \$, 34,50 \$, 28,75 \$ (ÉTUDIANTS)  
TAXES INCLUSES. RÉSERVATIONS EN SUS  
PLACE DES ARTS  
(514) 842-2112

BANQUE NATIONALE et CJPX 99.5 présentent

**François Cousineau**  
à la Place des Arts  
les 26 septembre et 3 octobre 2001  
20h00

**Cinquième salle**  
Place des Arts  
Québec

«Les plus belles pièces vont directement de la main droite du pianiste au cœur de l'auditeur: l'accompagnement, fin mélange de violons, d'accordéon et de basse, y agit comme un pur matériau conducteur.»  
Sylvain CORMIER, *Le Devoir*

Album de l'année - Instrumental  
GALA ADISQ 2001

Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca  
Réseau Admission 514 790 1245  
Redevance et frais de service.

Gilles VIGNEAULT

**Voyagements**  
PIANO ET VOIX  
Pianiste: Bruno Fecteau

2, 3, 4, 5 et 6 octobre à 20h

LE CORONA  
2490 Notre-Dame O. Billets: (514) 931-2088 / (514) 790-1245 www.admission.com

En première partie  
**EMMA LA CLOWN**

**ANNE SYLVESTRE**  
PARTAGE DES EAUX  
Au piano PHILIPPE DAVENET

THÉÂTRE ESPACE GO  
30 OCT. au 3 NOV. 2001  
à 20h00

EN TOURNÉE CET AUTOMNE  
25 octobre - Hull  
26 octobre - Châteauguay  
27 octobre - Beloeil  
28 octobre - Ste-Thérèse  
6 novembre - Trois-Rivières  
7 novembre - Joliette  
10 novembre - Ste-Geneviève  
13 novembre - L'Assomption  
14 novembre - Sherbrooke  
15 novembre - Longueuil  
16 novembre - St-Jean-sur-Richelieu  
18 novembre - Terrebonne  
22 novembre - Sept-Îles  
23 novembre - Boie-Comeau

THÉÂTRE ESPACE GO, 4890, boul. St-Laurent, Montréal  
Billets en vente à l'Espace Go: (514) 845-4890  
et sur le réseau ADMISSION: (514) 790-1245

Une production LES ARBRES VERTS et PRODUCTIONS MICHÈNE SARRAZIN INC.

LE DEVOIR

**BEATLES BAROQUE**  
Le vendredi 5 octobre 2001 à 20h

Adaptation aux instruments baroques des plus belles mélodies du célèbre groupe britannique

Ce CD est en nomination à l'ADISQ

Francis Colpron  
directeur artistique

LES BORÉADES  
Billets: 20 \$ régulier 16 \$ aîné 12 \$ étudiant  
Abonnement disponible sur place

Le concert aura lieu à La Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours située au 400, rue Saint-Paul Est, dans le Vieux-Montréal

Les Boréades de Montréal 127, 17<sup>e</sup> Avenue, Lachine, Québec, H8S 3N7  
tél.: (514) 634-1244 téléc.: (514) 634-1854 courriel: boreades@sympatico.ca

MARTIN ASSURANCE & GESTION DE RISQUES INC. HUB International présente

**festival ORGUE et couleurs**

Montréal 28 septembre au 7 octobre

28 septembre à 20h  
**Orchestre Métropolitain**  
- Mahler: symphonie no 2  
Yannick Nézet-Séguin, chef - chœur et solistes

29 septembre à 20h  
**Halloween en septembre!**  
Organistes:  
Thomas Annand - Patrick Wedd  
- Jeffrey Brillhart (É-U) - Pierre Grandmaison

30 septembre à 20h  
**Montreal Jubilation Gospel Choir**  
Trevor W. Payne, chef

3 octobre à 20h  
Orgue, voix, percussions  
- Jean-Pierre Lecaudey (France)  
- Pauline Vaillancourt - Marie-Josée Simard

4 octobre à 20h  
**Karen Young**  
Musique médiévale - Cantiques  
Les Boréades de Montréal  
Musique ancienne: version Beatles

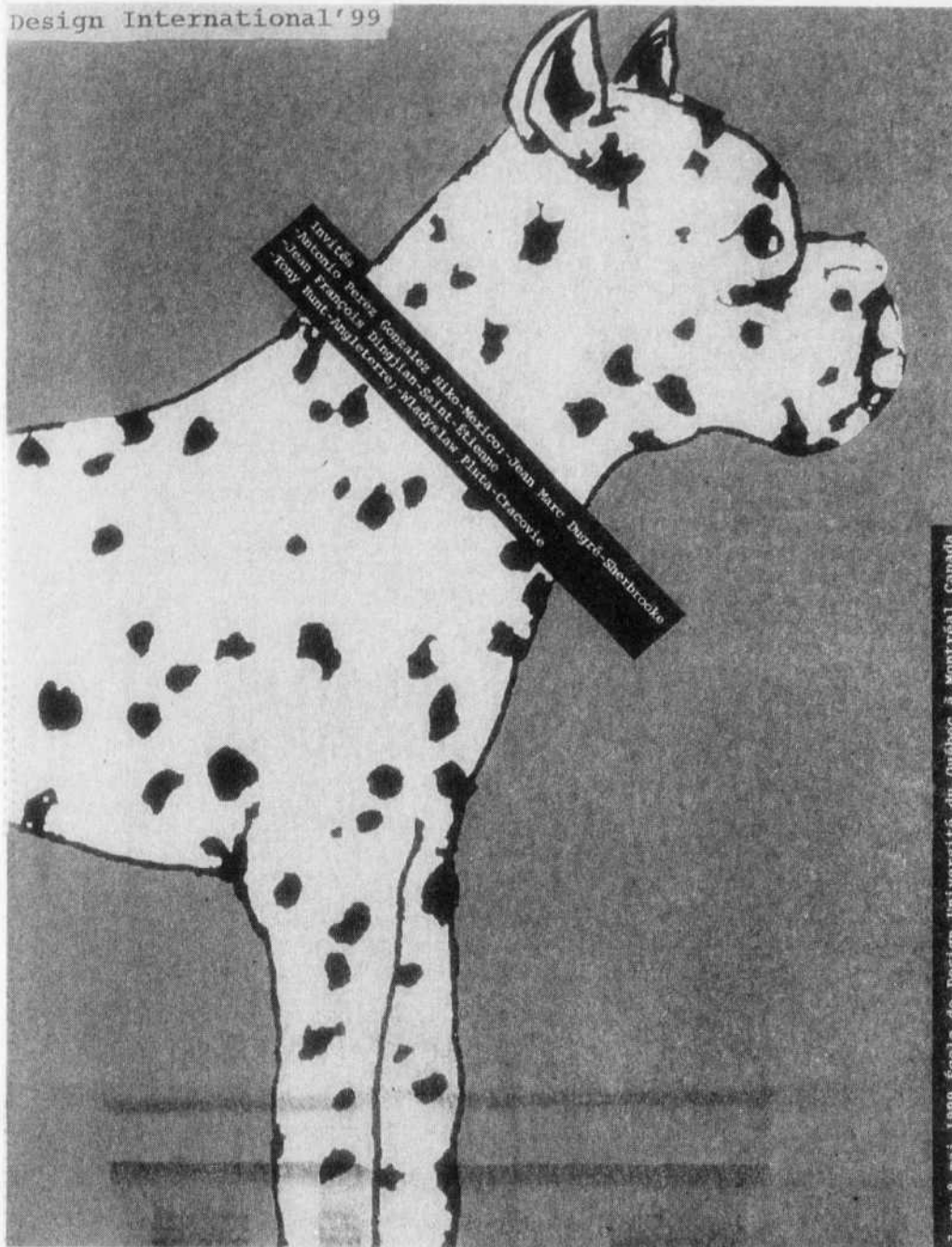
5 octobre à 20h  
**La Chapelle de Montréal**  
Musique Baroque: Vivaldi...

Église Saint-Nom-de-Jésus • 4215, rue Adam, métro Pie IX  
Église Très-Saint-Rédempteur • 3530, rue Adam, métro Joliette  
Billetterie • (514) 790-1245 • Information: 899-0644 15 \$ le billet

en collaboration avec ZURICH, Ville de Montréal, Québec, etc.

# FORMES

Design International '99



Alfred Halasa  
Université du Québec  
à Montréal.  
Design international  
1999  
87 x 112  
sérigraphie

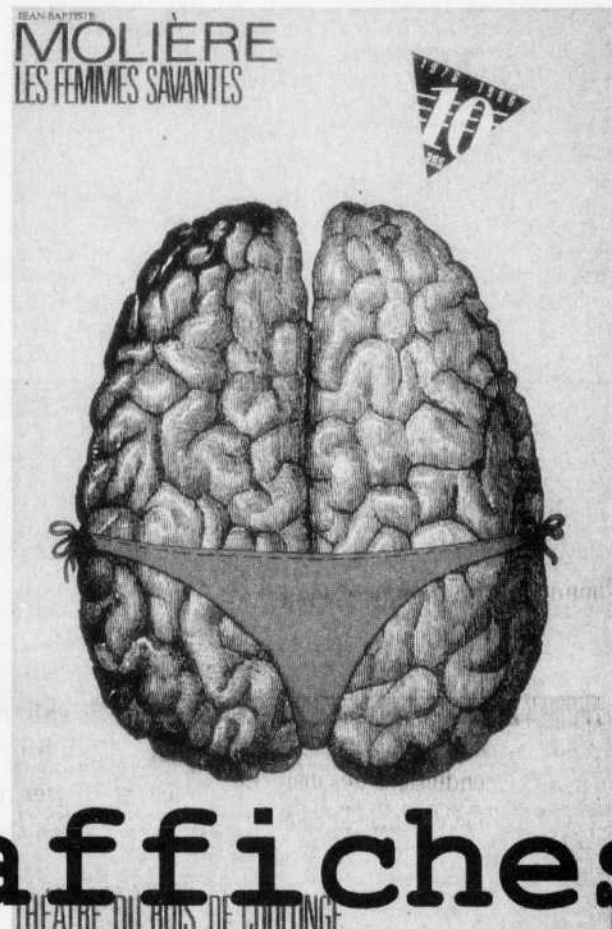


## Dazibao

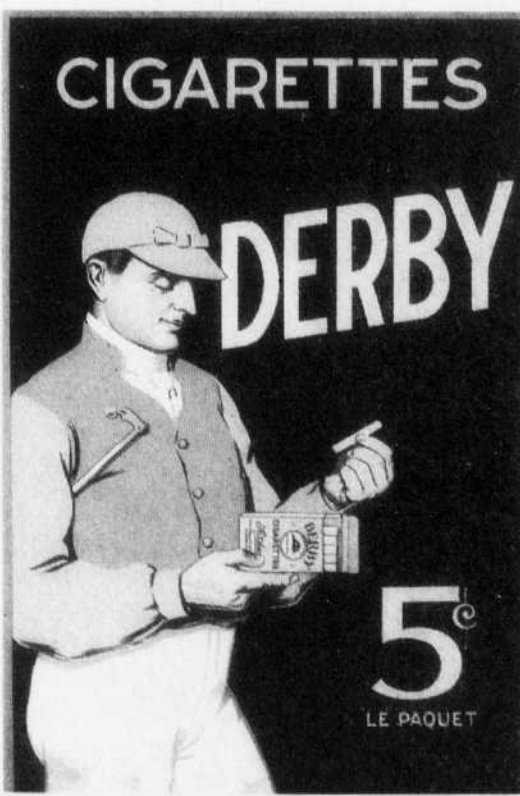
livre publié aux Éditions de l'Homme. L'ouvrage, intitulé *L'Affiche au Québec, des origines à nos jours*, est singulièrement proche de l'histoire du Québec.

La collection, a expliqué Marc Choko alors qu'il revenait brusquement de New York, est parcellaire. En effet, plusieurs affiches produites au Québec n'ont pas été conservées puisque les imprimeurs qui les tiraient ont souvent livré toute leur production au client qui l'avait commandée, sans même en garder un seul exemplaire. Et cette production, placardée, mouillée par la pluie, brûlée par le soleil, détruite, n'a pas, dans une large mesure, été retrouvée.

«Ainsi, les affiches publicitaires ou politiques d'extérieur de grand format sont rarissimes. Restent les affiches de taille moyenne, qui comprennent les affiches de tourisme et celles produites pour les deux grandes guerres», écrit Choko dans son avant-propos. Bien sûr, on y trouve les affiches de la propagande de guerre. On y trouve aussi celles précieusement gardées sous verre, dans l'intimité des foyers. Mais de ces grands panneaux qui sautent



## ou le poseur d'affiches



Anonyme  
Cigarettes Derby  
vers 1910  
38 x 55  
Collection privée

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

C'est un collectionneur. Sa première affiche, sur laquelle figurait une femme nue, lui est apparue alors qu'il visitait le Marché aux puces de Paris. Depuis, Marc Choko a émigré au Québec et a pris la direction du Centre de design de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

Mais il se passionne toujours pour les affiches. Et dans la collection d'affiches québécoises du Centre de design de l'UQAM, présentée jusqu'au 28 octobre à la Maison de la culture Mercier, on trouvera des affiches de la conscription des deux grandes guerres, des affiches commerciales ou de petits nains rouges portent de gros pots de cacao, des affiches anciennes du Canadien Pacifique et du château Frontenac, des affiches modernes, drôles ou graves, colorées ou austères.

Ainsi défilent, sur papier glacé, les affiches des films qu'on a vus, celles des cigarettes qu'on a fumées, celles des expositions qu'on a ratées. Des affiches rassemblées avec soin, surgies des collections publiques et privées, du fond de notre histoire. Un petit défilé de la modernité québécoise quotidienne.

L'exposition fera ensuite le tour de plusieurs lieux à Montréal. Et les affiches sont reproduites dans un beau

aux yeux quand on déambule dans la rue, rien.

Montréal a d'ailleurs été, à une certaine époque, sous le coup d'une interdiction de placarder des affiches en certains endroits de la ville. «*À bas les affiches*», lit-on sur une coupure de *La Presse* datée de 1902. «*Le chef de police a toute l'autorité voulue pour faire disparaître des rues de la ville les affiches-reclames, indécentes ou non, qui annoncent les représentations du théâtre Port-Royal.*»

Pourtant, au fil des ans, avec la minutie de Choko, sa patience, les pièces du puzzle se sont assemblées, des découvertes ont été faites. La petite histoire de l'affiche au Québec se précise. Dans son livre, on peut observer une certaine évolution du graphisme. Et sur les annonces de marques de bières ou de cigarettes, l'image de la mère de famille aux joues rouges a tranquillement évolué vers celle d'une séductrice émanicipée, et les motifs géométriques, éclatés, ont supplanté les images d'Épinal.

Durant les années 20, l'industrie du tourisme se développe. Grand producteur d'affiches, le Canadien Pacifique livre ses promesses de rêves avec ses affiches de patineurs, de skieurs, où l'on vante aussi le vieux Québec,

«*the old French Canada*», avec ses rouets et ses moulins à vent. Puis, tranquillement, avec l'avènement de la télévision, prise d'assaut par la publicité, c'est plutôt la petite industrie culturelle qui investit le domaine de l'affiche. Alors, tout autant que

Yves Adam  
Théâtre du Bois  
de Coulonge.  
Molière.  
Les femmes  
savantes  
1986  
66 x 101  
sérigraphie

vendre, c'est intriguer que l'on souhaite. Apparaissent les affiches signées Gitano et Yves Adam, celles des shows de Charlebois ou de Louise Forestier, qui ont marqué nos mémoires.

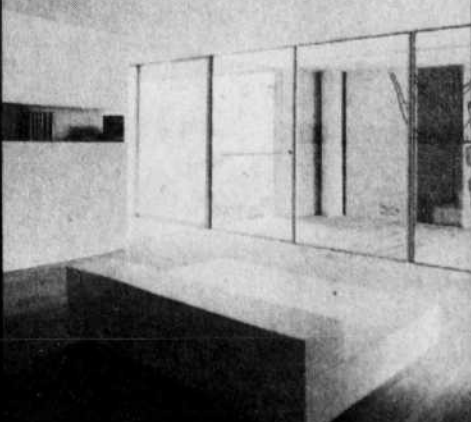
Mais malgré son omniprésence, sa qualité, la fragilité même qui fait son charme, l'affiche, art populaire par excellence, a mis du temps à gagner ses lettres de noblesse au Québec. Pourtant, explique Choko, l'affiche est l'art du XX<sup>e</sup> siècle par excellence, art de l'industrialisation, de la production en série. Déjà, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on pouvait reproduire, grâce à la lithographie, plusieurs milliers d'affichettes à l'heure. Déjà à cette époque, en Europe, c'est l'heure de l'Art nouveau, des affiches prestigieuses signées Toulouse-Lautrec ou Mucha.

Au fil des ans, la télévision, les grands panneaux publicitaires ont remplacé, dans une large mesure, les affiches d'autrefois. Celles-ci sont cependant demeurées l'apanage des petites entreprises quand elles ne sont pas lentement en train de se trouver une place parmi les objets de musée.

Jusqu'au 28 octobre à la Maison de la culture Mercier, à Montréal.

L'AFFICHE AU QUÉBEC  
DES ORIGINES  
À NOS JOURS  
Marc H. Choko  
Éditions de l'Homme  
Montréal, 2001, 290 pages

BELGIQUE



LES CONFÉRENCES  
INTERNATIONALES  
FERDIE SUR LE  
DESIGN D'INTÉRIEUR

Maarten Van Severen  
Lundi 24 septembre 2001, 18 h

La conférence se tiendra à la salle Ernest-Cormier du pavillon principal de l'Université de Montréal.

2900, boulevard Édouard-Montpetit, Montréal

Entrée libre, aucune réservation

Station de métro Université de Montréal

Stationnement payant au 2900, boulevard Édouard-Montpetit.

Renseignements : 514-861-6033

Domcor • Dupont Antron • Couvre-planchers Labrosse

Azure • Hôtel Le Germain • Intérieurs • Sabena • Université de Montréal • Ville de Montréal

Anjinov Construction • Avicor Construction • Beaulieu Canada • Bouty • Buroplan • Burovision • CDI - Mobilier de bureau • Cogestam • Construction Albert-Jean • Formica Canada • Groupe Lacasse • Hawthorn • Herman Miller • Isamax • Knoll • Les environnements de bureaux LBC • Les Industries Rouillard • Les Moulins de Tapis Crossley • Les Tapis Aspect • Les Tissus Arc Com • Marfoglia Construction • Menuiserie Mont-Royal • Odyssey Design Products • P & R Desjardins Construction • Patella Manufacturier • Peinture Première • Pellicanospec • Shaw Groupe Commercial • Shaw Industries • Sico • Soliflex Canada • Steelcase Canada • Stonix • Tapitec • Tapis National • Teknion • Trium Mobilier de bureau

AZURE

interieurs

sabena

domcor

Antron

CPL

domcor

Antron

CPL